31761 06394511 7

Comte, Aglaé de
Boucauville
Mme de Lucenne

PQ
2209
C65M3

Mme DE LUCENNE,

ou

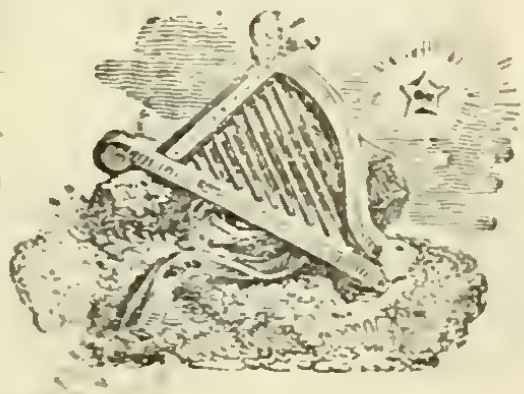
UNE IDÉE DE BELLE-MÈRE,

COMÉDIE EN TROIS ACTES, EN PROSE,

PAR Mme ACHILLE COMTE,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre-Français, le 11 Avril 1845.

LIBRARY
NOV 27 1945
UNIV



A BRUXELLES.

J.-A. LELONG, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,

LIBRAIRE DES THÉATRES ROYAUX,

46, RUE DES PIERRES.

—

1845

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Édouard de LUCENNE (22 ans).	MM. Leroux.
Hector CONSTANT, ami des époux (25 ans).	Réonier.
Jules GERMAIN, vieux domestique (60 ans).	Michaut.
Un COMMISSAIRE-PRISEUR.	Riché.
Un GREFFIER.	Mathien.
Mme de LUCENNE, veuve (37 ans).	Mmes Anaïs.
Zoé de LUCENNE, femme d'Édouard (18 ans).	Denain.
Berthe GERMAIN, gouvernante (50 ans).	Desmousseaux.
Un Domestique.	

La scène se passe, pour les premier et deuxième actes, au château de Lucenne, près d'Orléans, l'année de l'inauguration du chemin de fer. — Le troisième acte à Paris, chez Édouard et sa femme.

Rf
2209
C65M3

MADAME DE LUCENNE,

COMÉDIE EN TROIS ACTES, EN PROSE.

ACTE I.

Le théâtre représente un salon de château, style Louis XV. — Meubles riches, goût du temps. — Deux portraits sont suspendus à la muraille, ils représentent un homme et une femme, costume poudré. — Au fond sont trois portes battantes — Au milieu, la porte d'entrée. — A gauche, l'appartement de Mme de Lucenne. — A droite, un appartement d'ami. — Au premier plan, à gauche, une table où sont différens ouvrages. — Un piano. — Un chevalet. — Fauteuils, etc.

SCENE I.

GERMAIN, Mme GERMAIN.

Mme GERMAIN, *avec impatience.*

Avez-vous été assez longtemps, M. Germain, pour faire les commissions de madame! Partir à six heures moins un quart du château, et ne revenir qu'à midi et demi...

GERMAIN.

Dame! nous sommes à deux lieues d'Orléans, et nous n'avons pas de chemin de fer pour y aller.

Mme GERMAIN.

En trois heures on peut faire la route; ainsi, vous avez perdu trois heures. Ah! vous êtes toujours léger dans votre conduite!

GERMAIN, *s'excusant.*

Oh! Mme Germain, je t'assure que je n'ai pas perdu de temps.

Mme GERMAIN.

Jules !... ne me trompe pas, qu'as-tu fait pendant ces trois heures perdues ?

GERMAIN.

Mme Germain, ne me gronde pas !...

Mme GERMAIN.

Eh bien ! non...

GERMAIN.

Je suis allé chez le bijoutier de madame.

Mme GERMAIN.

C'était le but du voyage... Après ?

GERMAIN.

Après?... après?... Je n'ai rien fait.

Mme GERMAIN.

Imposteur !... (*Avec sévérité.*) Vous voulez me tromper... Je saurai la vérité...

Mme de Lucenne entre.

SCENE II.

LES MÊMES, Mme DE LUCENNE.

Mme DE LUCENNE, *avec plaisir.*

Ah ! déjà de retour, mon bon Germain !...

Mme GERMAIN, *à part.*

Déjà !... Madame gâte ses domestiques !

Mme DE LUCENNE.

Vous devez être bien fatigué, mon pauvre ami... (*A sa Gouvernante.*) Berthe... allez faire préparer à déjeuner à votre mari.

Mme GERMAIN, *impatientée.*

Oui... oui, madame... (*A part.*) Oh ! que madame est faible !

SCENE III.

Mme DE LUCENNE, GERMAIN.

Mme DE LUCENNE, *vivement.*

Eh bien ! avez-vous une réponse?

GERMAIN, *après avoir regardé si sa femme est partie.*

Oui, madame... J'étais à sept heures et demie à Orléans... J'ai attendu une heure le convoi... (*Après une pause*) Madame, pourquoi donne-t-on le nom de convoi aux voitures qui arrivent par le chemin de fer?

Mme DE LUCENNE, *impatientée.*

Je vous dirai cela une autre fois.

GERMAIN.

C'est triste !...

Mme DE LUCENNE.

Parlez-moi de mon fils.

GERMAIN.

J'ai remis en secret votre lettre à M. Édouard, au moment où il descendait du waggon, tandis que Mme Édouard allait en avant, avec un monsieur auquel elle donnait le bras.

Mme DE LUCENNE.

Il a lu ma lettre?

GERMAIN.

Tout de suite, madame... Il a souri et il m'a répondu : « C'est bien, mon ami, dis à ma mère... » Il m'a tutoyé, madame, il m'a tutoyé !... J'en ai pleuré de joie !...

Mme DE LUCENNE.

Dis à ma mère ?...

GERMAIN.

« Que ce sera comme elle le souhaite... Je resterai « quelques heures à Orléans, pour faire voir la ville à « ma femme, et nous partirons après pour le château. » Là-dessus, il m'a dit adieu ; et moi, je l'ai suivi, pour voir notre jeune maîtresse... Que j'ai été content de la voir !

Mme DE LUCENNE.

Ce bon Germain !

GERMAIN.

J'oubliais de dire à madame que M. Édouard a amené avec lui un ami qui doit passer quelque temps au château.

Mme DE LUCENNE.

Très-bien... Un jeune homme ?

GERMAIN.

Oui, madame.

Mme DE LUCENNE.

N'importe, il sera le bien-venu... Vous aurez soin de lui faire préparer un appartement... Allez vous reposer maintenant, mon bon Germain... Ah !... ne dites rien encore de mes projets à votre femme... Je veux lui apprendre moi-même mon caprice... Ah ! c'est que ma vieille gouvernante n'est pas très-commode, elle est ici plus maîtresse que moi... et j'ai peur de la fâcher...

GERMAIN.

C'est comme moi... A propos... j'ai aussi apporté l'écrin de madame...

Il tire l'écrin de sa poche.

Mme DE LUCENNE, *prenant l'écrin et l'ouvrant.*

Voyez, Germain, comme mes diamans sont beaux !...

GERMAIN.

C'est à éblouir les yeux...

Mme DE LUCENNE.

Ce sont les diamans de ma mère... Vous savez ce que j'en veux faire...

GERMAIN.

Une bonne action, j'en suis sûr.

Mme DE LUCENNE.

C'est pour ma belle-fille... Elle sera si contente !... Les jeunes femmes aiment la parure... moi, je ne me sers pas de ces diamansici... Allez, mon bon Germain, allez déjeuner.

GERMAIN, *en s'en allant.*

Que madame est bonne !

SCENE IV.

Mme DE LUCENNE, *seule.*

Ainsi, dans quelques heures, je vais embrasser mon fils !... mon fils, que je n'ai pas vu depuis un an qu'il est marié !... Et cette jeune femme que je ne connais pas, et qui a si grand'peur de moi !... qu'elle n'a pas voulu accorder à son mari d'avoir sa mère auprès de lui... Et Dieu sait si mon cœur ne renfermait pas assez de tendresse pour les aimer tous deux .. Mais, je serais bien désolée de contrarier ma belle fille, dans ses idées d'indépendance ; ce que je veux, c'est de me faire aimer d'elle... Oh ! je ne suis pas accoutumée, moi, à inspirer la haine ; le titre de belle-mère ne m'en donnera pas l'habitude... Ah ! ma chère belle-fille, vous ne m'aimez pas... nous verrons !... Mais,

voici Mme Germain, il faut lui dire mon projet... Comment le lui faire adopter sans réflexion?...

SCENE V.

Mme DE LUCENNE, Mme GERMAIN.

Mme GERMAIN, *avec un ton sérieux*

Les tapissiers arrivent, pour orner le boudoir de madame; et les lampes Carcel, pour éclairer le billard, sont posées...

Mme DE LUCENNE.

Ah! c'est très-bien!... (*A part.*) A son avis, c'est mal!... (*Haut.*) Ne trouvez-vous pas bien étonnant, ma bonne Berthe, toutes ces dépenses de luxe que j'ai faites depuis un mois?... Mon appartement remis à neuf, une salle de billard repeinte, remeublée et éclairée à la moderne... le parc changé dans ses dessins réguliers, quelques arbres abattus et remplacés par des corbeilles de fleurs... Mes diamans remontés à la mode... (*Elle les lui montre.*) Tenez, regardez...

Mme GERMAIN, *sérieusement.*

Ils sont superbes.

Mme DE LUCENNE.

Enfin, toutes ces choses-là ne vous disent-elles rien, ma bonne Berthe?... Et, entre nous, est-ce que, tout bas, vous ne blâmez pas un peu ma conduite?

Mme GERMAIN.

Moi... madame!... je n'oserais pas...

Mme DE LUCENNE, *avec bonté.*

Oh! vous ne seriez plus ma bonne gouvernante, si vous trouviez tout cela naturel... Voyons, soyez franche... Vous m'avez blâmée, n'est-ce pas?

Mme GERMAIN.

Eh bien ! puisque madame me fait l'honneur de m'interroger... oui... il est vrai... que... je me suis permis d'être étonnée...

Mme DE LUCENNE.

Ah ! allons donc... Rien qu'étonnée ?

Mme GERMAIN.

Oui, bien surprise de voir que madame amenait ici dans le château de ses pères, des habitudes de luxe qui n'y étaient jamais entrées...madame, accoutumée à des idées d'ordre et de conservation !... révolutionner sa maison !... bouleverser les murailles !...

Mme DE LUCENNE.

Comment, les murailles !

Mme GERMAIN.

Du moins les étoffes qui étaient dessus... Proscrire ses vieux serviteurs...

Mme DE LUCENNE.

Moi !...

Mme GERMAIN.

Les vieux meubles de sa famille... Déranger ses ancêtres des places sacrées où ils étaient fixés depuis cent ans !... (*Elle montre les portraits.*) Ah ! madame... oh ! ma bonne maîtresse... oui... oui, vous m'avez bien affligée depuis un mois !

Mme DE LUCENNE.

Ainsi, vous avez pensé que je faisais tout ce changement par un pur sentiment de coquetterie, que c'était pour mon plaisir que je jetais l'argent par la fenêtre !...

Mme GERMAIN.

J'ai été bien malheureuse d'être forcée de le croire...

Mme DE LUCENNE.

Eh bien ! Mme Germain, repentez-vous d'avoir été malheureuse, et d'avoir en même temps calomnié votre maîtresse.

Mme GERMAIN.

Calomnier !... Mais la chambre à coucher de madame, autrefois tendue en beau damas cramoisi, n'est-elle pas aujourd'hui ornée de satin bleu-ciel ? Son cabinet de travail, autrefois gros-vert, couleur solide et favorable à la vue, n'est-il pas en mousseline brodée, doublée de rose ?... Ces deux portraits respectables, autrefois placés devant le lit de madame, comme pour la préserver des mauvais rêves, ne sont-ils pas ici ?... Est-ce de la calomnie, tout cela ?

Mme DE LUCENNE.

Vous voyez ce qui est, ma bonne Berthe... mais vous ne voyez pas le motif qui m'a fait agir et je vais vous l'apprendre.

Mme GERMAIN.

J'écoute avec respect... (*A part.*) et résignation...

Mme DE LUCENNE.

Depuis un an mon fils est marié, vous le savez, et depuis un an, je ne l'ai point vu... Forcée par ma santé, alors, de ne pas faire le voyage de Paris, je fus privée d'assister à son mariage... Vous vous rappelez que mon premier soin, en recouvrant la santé, fut d'écrire à mon fils, le projet que j'avais formé avec

tant de joie, d'aller me fixer près de lui et de celle que je considérais comme ma fille...

Mme GERMAIN.

Je me rappelle aussi que je combattis alors le projet de madame.

Mme DE LUCENNE.

Hélas ! la réponse de mon fils fut d'accord avec vos conseil ; sa femme refusa de vivre avec moi... et j'en ai eu bien du chagrin !

Mme GERMAIN, *à part.*

Moi, pas du tout !

Mme DE LUCENNE.

Pourtant, je n'ai pas renoncé pour toujours à mon projet.

Mme GERMAIN.

Comment ?...

Mme DE LUCENNE.

Mais je veux d'abord me faire aimer de ma belle-fille.

Mme GERMAIN.

La femme de M. Édouard est trop bien élevée, je pense. pour ne pas aimer sa mère...

Mme DE LUCENNE.

Sa mère !... Oh ! il n'est pas douteux qu'elle ne la chérisse... mais sa belle-mère, c'est beaucoup moins certain... Enfin, mon fils s'est décidé à venir, avec sa femme, passer le reste de la saison chez moi... et j'ai voulu rendre leur séjour agréable ; c'est pour cela que j'ai embelli l'appartement que je destine à ma belle-fille...

Mme GERMAIN, *avec étonnement.*

Comment ! madame donnerait son appartement à sa bru ?...

Mme DE LUCENNE.

Sans doute... c'est le seul un peu convenable du château... Tous sont si anciens dans leur beauté... qu'ils finissent par être fort laids...

Mme GERMAIN.

Et madame, où habitera-t-elle?

Mme DE LUCENNE.

Moi... Oh! moi... je n'y serai pas.

Mme GERMAIN.

Comment!... madame nous quitterait?

Mme DE LUCENNE.

Non... C'est ici, ma chère Berthe, où je vous demande de m'aider dans un petit caprice d'où peut dépendre mon bonheur.

Mme GERMAIN.

Un caprice peut-il rendre heureuse une personne raisonnable?

Mme DE LUCENNE.

Oui, s'il sert à empêcher les autres d'en avoir de fatals... Écoutez : la fille de mon mari, Mlle de Lucenne, a mon âge, vous le savez... elle voyage en ce moment!...

Mme GERMAIN.

Depuis la mort de son père, Mlle de Lucenne jouit de sa liberté; et, tandis que madame a passé son veuvage dans la retraite, mademoiselle goûte des distractions... Mais sa mère fut si légère...

Mme DE LUCENNE.

Elle aime cette existence nomade... et à ce moment-ci, elle me rend grand service d'être absente. C'est la première fois que je suis contente d'en être séparée.

Mme GERMAIN.

Pourquoi donc madame en est-elle contente?

Mme DE LUCENNE.

Parce que je prends aujourd'hui sa place et lui donne la mienne : Mlle de Lucenne est censée ici, c'est elle qui recevra ma belle-fille, et moi, je voyage, je ne reviendrai que dans trois mois ; le temps qu'il faut, entre gens d'esprit, pour savoir s'ils se conviennent, ou s'ils ne se conviennent pas. Alors, si ma belle-fille me déteste encore, dans trois mois, je me résignerai ; si, au contraire, elle m'aime, je pars avec mes enfans; je me fixe à Paris, nous ne faisons qu'une maison, nous n'avons qu'une existence; je jouis de leur amour et j'y ajoute ma tendresse. Leur jeune gaîte réveille la mienne, un peu assoupie dans mon isolement... Je previens leurs désirs, et ma fortune me sert à les satisfaire. Puis, si ma sollicitude reste en défaut, pour empêcher quelque malheur de venir les frapper... eh bien ! je prends ma part de leur infortune; je les console, moi, non pas par ces vaines paroles que les indifférens jettent à la tête de ceux qui souffrent, mais en mêlant mes larmes à leurs larmes, en épuisant pour eux, enfin, tout ce que le ciel m'a donné de ressources.

Mme GERMAIN.

Je le vois... madame veut recommencer pour ses enfans... une vie de dévoûment.

Mme DE LUCENNE, *vivement.*

Sans doute... c'est mon désir... N'est-ce pas le moyen de m'en faire aimer?

Mme GERMAIN.

Autrefois, l'amour du devoir suffisait aux enfans pour chérir leur mère.

Mme DE LUCENNE.

Les mères, aujourd'hui, veulent être aimées par amour pour elles-mêmes.

Mme GERMAIN.

Les révolutions ont fait bien du mal !

Mme DE LUCENNE.

Ah ! je vous en prie, Mme Germain, ne parlons pas politique !... Ainsi, écoutez bien : avertissez tous les gens du château que je veux, pour quelque temps, passer ici pour Mlle de Lucenne... A l'arrivée de mes enfans, vous conduirez ma belle-fille dans son appartement.

Mme GERMAIN.

C'est-à-dire celui de madame... (*A part.*) Ah ! tout est bouleversé !...

Mme DE LUCENNE.

Et vous direz à mon fils de venir m'embrasser... Il est dans le secret.

Mme GERMAIN.

Et il consent à voir sa mère céder son appartement à sa femme... Oh ! les enfans d'aujourd'hui !...

Mme DE LUCENNE.

Puis vous direz à ma belle-fille qu'elle habitera au château l'appartement de Mme de Lucenne absente, et à table, on lui donnera ma place.

Mme GERMAIN, *suffoquée.*

Madame... toutes les lois des convenances sont ici renversées... Non, non, c'est impossible... je ne puis,

malgré mon respect... non, je ne puis vous obéir... Comment! donner à votre bru... votre lit... votre appartement... votre place à table!... Ah! ceci est trop fort!... c'est impossible!

Mme DE LUCENNE.

Mais, ma bonne Mme Germain... je n'y suis pas.

Mme GERMAIN.

Madame est la maîtresse d'agir comme elle le veut... mais je dois lui dire que je frémis des conséquences de cette journée... C'est très-imprudent!... très-imprudent, madame, de donner à ses enfans sa place... chez soi!

Mme DE LUCENNE.

C'est bien plus imprudent de leur rendre la leur pénible à occuper.

Mme GERMAIN, *à part.*

Décidément ma maîtresse est trop jeune pour savoir se conduire avec ses enfans.

SCENE VI.

LES MÊMES, GERMAIN.

GERMAIN, *entrant.*

Si madame voulait passer dans son boudoir... On vient de déballer la belle glace où l'on se voit des pieds jusqu'à la tête... Oh! que c'est agréable... quand on est agréable... à voir.

Mme DE LUCENNE.

C'est bien, j'y vais... (*Avec gentillesse.*) Ma bonne gouvernante fera ce que je lui ai demandé?

Mme GERMAIN.

Je dois obéir à ma maîtresse.

Mme DE LUCENNE, *en sortant.*

Elle est excessivement contrariée.

SCENE VII.

GERMAIN, Mme GERMAIN.

GERMAIN.

Ah ! Dieu ! que l'appartement de madame est beau à présent !... A la bonne heure, au moins nous allons être à la mode.

Mme GERMAIN.

M. Germain, ce mot est déplacé dans votre bouche. Nous, à la mode, grand Dieu !... Transformer le vieux château de nos anciens maîtres en une maison moderne... mais c'est un sacrilége ! et certainement l'arrivée de M. Edouard a tourné la tête à sa mère, pour qu'elle ait imaginé tout ce qu'elle veut faire aujourd'hui.

GERMAIN.

Madame ne peut jamais avoir tort.

Mme GERMAIN.

Les intentions sont bonnes... mais les conséquences !

GERMAIN.

Grand malheur !... un peu d'argent de moins dans sa caisse, et de plus beaux meubles dans son appartement.

Mme GERMAIN.

Jules, vous ne savez ce que vous dites.

GERMAIN.

J'aime les beaux meubles, moi... Mon grand-père était ébéniste du roi.

Mme GERMAIN.

Jules, vous n'entendez rien à ce qui se passe.

GERMAIN.

M. Édouard sera de mon avis, car il disait, quand il était petit, que le château était bien laid... Et sa jeune femme donc, elle doit aimer la mode, celle-là, elle est si jolie.

Mme GERMAIN.

Qu'en savez-vous?

GERMAIN.

J'en suis sûr... (*A part.*) Ah! bavard!...

Mme GERMAIN.

Vous n'êtes sûr de rien.

GERMAIN, *avec cajolerie.*

Parbleu! Mme Germain, je me connais en jolies femmes...

Mme GERMAIN, *en souriant.*

Autrefois, c'était possible!... mais vous ne jugiez pas alors sur un portrait.

GERMAIN.

Celui de Mme Édouard est très-ressemblant.

Mme GERMAIN.

Jules, toutes vos réponses prouvent votre légèreté... Mais écoutez... j'ai un secret à vous confier, mon ami...

GERMAIN.

Et moi aussi, mon amie...

Mme GERMAIN.

Un secret!... depuis quand?

GERMAIN.

Depuis hier soir.

Mme GERMAIN.

Et vous n'avez pas eu de remords?

GERMAIN.

Pas du tout... Et depuis quand avez-vous un secret pour moi, Mme Germain ?

Mme GERMAIN.

Depuis un instant...et je le garderais toujours, si je n'étais pas forcée de vous le dire... Madame attend son fils.

GERMAIN.

Je le sais.

Mme GERMAIN.

Mme sera absente.

GERMAIN.

Je le sais.

Mme GERMAIN.

Et présente.

GERMAIN.

Je le sais.

Mme GERMAIN.

Elle passera...

GERMAIN.

Pour Mlle de Lucenne.

Mme GERMAIN.

Qui vous a dit tout cela ?

GERMAIN.

Madame elle-même. Et je suis allé ce matin porter à mon jeune maître une lettre pour l'avertir de tout.

Mme GERMAIN.

Et c'est pour cela que vous avez été si longtemps en route, M. Germain ?... (*Germain baisse la tête.*) Jules, vous serez toujours inconséquent et léger... Allez donc dire à tous les gens du château que leur maîtresse veut, pour un temps, passer pour Mlle de Lucenne.

GERMAIN.

C'est fait ..

Mme GERMAIN.

Quel empressement à obéir à un ordre que la raison désavoue!

GERMAIN.

Madame ne peut jamais vouloir rien que de raisonnable.

Mme GERMAIN.

Jusqu'à présent, je l'avais pensé, mais aujourd'hui... sa conduite est si singulière!...

GERMAIN.

Elle a bien raison, si cela peut l'amuser.

Mme GERMAIN.

Dieu!... voici des principes qui font frémir!...

GERMAIN.

Ah! vous êtes trop sévère!...

Mme GERMAIN.

M. Germain!... Tenez, tenez, je sors pour ne pas éclater!...

Elle sort.

GERMAIN.

Ma foi! je suis tout aise, moi, de voir du nouveau!

SCENE VIII.

Mme DE LUCENNE, GERMAIN.

Mme DE LUCENNE, *entrant.*

Décidément, rien n'est plus délicieux que mon appartement!... Germain?

GERMAIN.

Madame...

Mme DE LUCENNE.

Allez, mon ami, allez sur la route, à quelque distance de la grille du parc; dès que vous verrez les chevaux de poste, vous avertirez les gens du château, les jardiniers. Je veux qu'ils se réunissent, et que l'on offre à ma belle-fille un magnifique bouquet. Allez, Germain, et dirigez tout.

GERMAIN.

J'y vais, madame... et je me mettrai à leur tête... Dame! je suis le plus ancien, moi!...

Il sort en courant.

SCENE IX.

Mme DE LUCENNE, *seule.*

Et moi... moi... oh! je resterai ici... pour attendre mon fils... (*Elle regarde la pendule.*) L'heure avance. Il ne doit pas être loin à présent... Je vais bientôt l'embrasser... (*Elle détache une broche sur laquelle est un médaillon*) Et cette jolie personne, je vais la voir!... oh! je suis sûre qu'elle est encore mieux que cela!... Quelle grâce dans son sourire... Allons donc, mais cette jolie bouche-là ne peut pas s'ouvrir pour me dire: Je ne vous aime pas... Oh!... ça me ferait trop de mal! J'entends du bruit!... (*Elle jette la broche sur une table au milieu d'ouvrages et de papiers et court à la porte d'entrée.*) Les voilà!... Oui... voilà mon fils!... Qu'il tarde à venir!...

SCENE X.

Mme DE LUCENNE, ÉDOUARD.

ÉDOUARD, *accourant.*

Ma mère!... (*Ils s'embrassent.*)

Mme DE LUCENNE.

Ah !... mon Édouard... mon fils !...

ÉDOUARD.

Qu'il y a longtemps que je ne t'ai embrassée.

Mme DE LUCENNE.

Mais regarde-moi donc !... Il me semble que tu es un peu fatigué... Oh ! c'est le voyage... Tu es heureux, bien heureux, mon Édouard, n'est-ce pas ?

ÉDOUARD.

Oh ! oui, à ce moment surtout.

Mme DE LUCENNE.

Ah ! pas autant que moi !...

ÉDOUARD.

Une année sans te voir !

Mme DE LUCENNE.

Tu ne comprends pas, toi, ce qu'a été cette année d'absence... Tandis que tu m'oubliais au sein de ton bonheur, moi, je n'avais qu'une jouissance, qu'une distraction, tes lettres... Aussi, je les relisais vingt fois... et, te le dirai-je, les dernières que tu m'as écrites m'ont attristée.

ÉDOUARD, *préoccupé.*

Comment ?

Mme DE LUCENNE.

Oui, je ne sais quel sentiment vague y régnait ; mais tu semblais ne pas m'ouvrir ton cœur tout entier... Si tu n'étais pas venu, je partais pour Paris, et je serais arrivée chez toi.

ÉDOUARD.

Oui, pour lire dans mes yeux, comme autrefois, ce que tu ne voyais pas assez clairement dans mes let-

tres... Toujours la même, toujours craintive sur mon bonheur.

Mme DE LUCENNE.

Ton bonheur, c'est le mien... Dis-moi, mon ami... dis... ta femme est toujours charmante pour toi, n'est-ce pas?

ÉDOUARD.

Zoé est parfaite.

Mme DE LUCENNE.

Oh ! je suis tranquille alors... car il n'y aurait que tes chagrins de cœur que je ne pourrais pas adoucir... Si mon fils avait des tourmens, il me les confierait, j'en suis sûre... A sa mère, on ne cache rien !

ÉDOUARD, *à part.*

Moi aussi, je craindrais de t'affliger !

Mme DE LUCENNE.

Je vous défends de souffrir seul, monsieur, entendez-vous?...

ÉDOUARD.

Sois tranquille !

Mme DE LUCENNE.

Dis-moi, ta femme s'attendait à trouver ici sa belle-mère ?

ÉDOUARD.

Oui, mais dès notre arrivée, Mme Germain a dit à Zoé, avec son air solennel, que tu étais absente, et que ma belle-sœur, Mlle de Lucenne, lui ferait les honneurs du château.

Mme DE LUCENNE.

Très-bien ! Je veux aussi garder l'incognito avec ton ami... Quel est ce jeune homme ?

ÉDOUARD.

Hector Constant est un camaradé de collége, de quelques années plus âgé que moi ; il ne m'a jamais quitté, et, depuis mon mariage, il est l'ami de la maison. Jeune homme de bonne compagnie, de mœurs douces et égales, obligeant, serviable, il est pour Zoé un véritable cavalier servant... (*M^me^ de Lucenne le regarde, étonné.*) Sans les conséquences... Mais les voici tous deux.

M^me^ DE LUCENNE.

N'oublions pas de jouer nos personnages.

SCENE XI.

LES MÊMES, ZOÉ, HECTOR.

ZOÉ, *à Hector, en descendant la scène.*

Quel bonheur, nous voici arrivés !...

ÉDOUARD.

Mes amis, je te présente...

HECTOR.

Ta mère ?...

M^me^ DE LUCENNE, *vivement, s'approchant avec grâce de Zoé.*

Non, sa sœur, M^lle^ de Lucenne... (*Hector salue profondément.*) qui a l'honneur de représenter, en son absence, la mère d'Édouard...

HECTOR, *à part.*

C'est égal, j'aurais été bien aise de voir sa mère, j'ai mon idée...

M^me^ DE LUCENNE.

Vous me pardonnerez d'avoir pris sa place aujourd'hui, madame...

ZOÉ.

Tout-à-fait... Édouard m'a parlé de vous très-souvent... Il m'a dit combien vous étiez bonne, et je suis, je vous assure, très-contente de vous voir... (*A part, à Hector.*) Elle est encore jolie. Mlle de Lucenne.

Mme DE LUCENNE.

Surtout, ne vous laissez manquer de rien ici... Tout le château est à vos ordres... et si, moi-même, je puis vous être agréable en quelque chose...

ZOÉ.

Je vous rends mille grâces!... (*A part, à Hector.*) Quelle bonté!... Ce n'est pas une belle mère qui dirait tout cela!

HECTOR, *à part, et d'un air étonné.*

Voici une sœur remplie d'attention.

Mme DE LUCENNE.

Il faudra vous reposer aujourd'hui; mais demain nous chercherons des distractions pour vous faire passer le temps.

ZOÉ.

Je suis sûre que je le trouverai trop court.

HECTOR, *à part.*

Je la mettrai dans mes intérêts.

Mme DE LUCENNE.

Nous aurons bien soin de vous, madame.

ZOÉ.

Madame!... Appelez-moi ma sœur... (*Elle la regarde gentiment.*) Voulez-vous m'embrasser?

Mme DE LUCENNE.

Volontiers... (*Elles s'embrassent.*) Venez, que je vous

installe moi-même dans votre appartement. (*A son fils*) Mon ami, ta femme est charmante !...

Elles sortent, et elles entrent dans l'appartement de Mme de Lucenne.

SCENE XII.

HECTOR, ÉDOUARD.

HECTOR, *la regardant sortir, à part.*

Pour une sœur aînée, elle n'est pas mal... mais la veuve doit être mieux... (*Haut.*) C'est assez contrariant, mon cher Édouard, que ta mère ne soit pas ici pour nous recevoir...

ÉDOUARD.

Ma mère a pensé que j'étais ici chez moi, et qu'elle n'avait pas besoin de me faire les honneurs de mon château...

HECTOR.

Ton château, ton château... Tu l'attendras encore longtemps.

ÉDOUARD.

Je l'espère.

HECTOR, *à part.*

Et moi aussi... (*Haut.*) C'est égal... je suis très-contrarié de l'absence de Mme de Lucenne.

ÉDOUARD.

Il faut l'excuser.

HECTOR, *regardant le château.*

Beau château !... style Louis XV... Sans doute à ce château sont attachées des terres ?

ÉDOUARD.

Qui rapportent à ma mère trente mille livres de rente...

HECTOR.

Ah! mon ami, que c'est beau d'avoir une mère qui possède trente mille livres de rente!... Toutes les mères devraient posséder trente mille livres de rente!

ÉDOUARD.

Oui, on est tranquille alors.

HECTOR.

On peut faire des dettes impunément.

ÉDOUARD.

Comment cela?

HECTOR.

En dépensant plus que l'on a... Ce n'est pas difficile!... ce n'est jamais difficile!...

ÉDOUARD.

Si j'avais le malheur d'avoir des dettes, jamais ma mère n'en saurait rien.

HECTOR.

Moi, je serais beaucoup moins discret... ma mère saurait tout... tout, au moins... Mais tu as raison, il ne faudrait pas faire payer tes dettes à ta mère... D'ailleurs, tu n'as pas de dettes, toi...

ÉDOUARD, *à part.*

Hélas!... (*Haut.*) Sais-tu ce que c'est que d'avoir des dettes, mon ami?...

HECTOR.

Oui, oui... mais crois bien, mon ami, que je n'ai pas amené la conversation là-dessus, pour...

ÉDOUARD.

Pour m'affliger...

HECTOR.

T'affliger!... et comment?... (*A part.*) Cet excel-

lent Édouard !... est-ce qu'il voudrait payer mes dettes ?...

ÉDOUARD.

Dis, as-tu des dettes, toi ?

HECTOR.

Moi ?... Ah ! c'est selon la manière d'envisager les choses.

ÉDOUARD.

Comment !... mais quand on doit... tu sais ?...

HECTOR.

On doit...

ÉDOUARD.

Il faut payer...

HECTOR.

Tu crois ?... (*A part.*) Décidément, il a de bonnes intentions... (*Haut.*) A plus tard les confidences, voici ta femme.

SCENE XIII.

ZOÉ, ÉDOUARD, HECTOR.

ZOÉ.

Je suis très-contente d'être ici... Figurez-vous, messieurs, que nous aurons, pour faire de longues promenades, une calèche charmante et des chevaux de main magnifiques. Votre sœur vous demande, Édouard, pour voir tout cela.

ÉDOUARD, *à part.*

Elle n'a rien oublié... (*Haut.*) J'y vais...

Il sort.

HECTOR, *à part.*

Nous reprendrons cet entretien.

SCENE XIV.

ZOÉ, HECTOR.

ZOÉ.

Eh bien ! M. Hector, je crois que nous ne nous ennuierons pas autant que nous l'avions craint d'abord ; ce que c'est pourtant qu'une personne de moins dans une maison !

HECTOR, *vivement.*

Oui, ça dérange tout.

ZOÉ.

Comment ! ça dérange tout?... Ça arrange tout, vous voulez dire?

HECTOR.

Oh ! oui... quelquefois... c'est vrai, mais... d'autres fois, ça peut déranger.

ZOÉ.

Pas moi, aujourd'hui, toujours !... Ah ! ça, M. Hector, je vais vous prier de quelque chose...

HECTOR.

Je suis à vos ordres.

ZOÉ.

Vous allez vous mettre, ici, à la tête de nos plaisirs.

HECTOR.

Ici ?... dans ce vieux château ?... Mais il me semble difficile...

ZOÉ.

Vous n'en aurez que plus de mérite... Eh quoi !... vous ne devinez pas tout ce qu'on peut inventer pour se distraire ?

HECTOR.

J'espérais, pour toute distraction, faire des études

sur le whist, où, depuis quelque temps, je joue d'un malheur !...

ZOÉ.

Eh bien ! vous n'apprendrez pas le whist !

HECTOR.

Que ferons-nous donc, alors ?

ZOÉ.

Nous nous amuserons... et vous y allez songer.

HECTOR, *à part.*

Oh !... mon Dieu !... pas un moment de repos, avec cette petite femme-là !

ZOÉ.

Eh bien ?

HECTOR.

Ordonnez, madame, ordonnez...

ZOÉ.

Écoutez : en traversant le parc, j'ai vu des pelouses superbes.

HECTOR.

Ah ! le parc est beau ?

ZOÉ.

Magnifiquement planté et dessiné à la moderne ; puis, au bout du parc, une serre large comme un théâtre... Ça m'a fait naître l'idée de donner des fêtes.

HECTOR.

Des fêtes !... Vous ne craignez pas de fâcher M^me^ de Lucenne ?

ZOÉ.

Qu'est-ce que ça me fait, quand je ne serai plus ici !... Ainsi, d'ici à huit jours, il faut faire des invitations à tous les châteaux environnans et aux notabi-

lités de l'endroit... Il y aura, direz-vous, illumination, feu d'artifice, bal et comédie!

HECTOR.

Comédie! -

ZOÉ.

Oui, je veux jouer la comédie... Et vous jouerez aussi.

HECTOR.

Moi ?

ZOÉ.

Vous jouerez les amoureux; ça vous ira très-bien.

HECTOR.

Ici?... (*A part.*) Elle ne croit pas si bien dire!

ZOÉ.

Et puis... il y aura, pour les gens du village, une loterie, et tous ces bons paysans danseront dans le parc... M. Hector, ce sera charmant!... Après cette fête-là, nous en imaginerons une autre.

HECTOR.

Oh! vous êtes, je le sais, une femme à imagination; mais je croyais que nous étions venus ici pour nous reposer des plaisirs de l'hiver?...

ZOÉ.

Sans doute; mais il y a deux façons de se reposer: c'est en s'ennuyant, ou en s'amusant; ma belle-mère absente, je me repose en m'amusant.

HECTOR, *soupirant.*

Soit! amusons-nous!

ZOÉ.

Mais... j'ai aussi à vous parler d'une chose bien plus sérieuse, M. Hector.

HECTOR.

Ah! mon Dieu!... qu'est-ce que c'est?...

ZOÉ.

C'est qu'il serait possible que Mme de Lucenne vint passer l'hiver à Paris... chez nous.

HECTOR.

Ah bah!

ZOÉ.

Édouard me l'a dit pendant la route .. Concevez-vous cette rage de venir à Paris, cet hiver?...

HECTOR.

Quand on possède une aussi belle campagne!

ZOÉ.

Et quand on s'en va, lorsque nous arrivons! procédé qui m'a fait grand plaisir; mais qui n'est pas très-poli, avouons-le.

HECTOR.

C'est fort désobligeant!

ZOÉ.

Ah! les belles-mères se croient dégagées de tous égards envers leurs belles-filles!...

HECTOR.

C'est vrai.

ZOÉ.

On n'est pas même traitée par elles comme le serait une étrangère... (*Avec dépit.*) Du reste, puisque la mienne a cru pouvoir s'absenter, à mon arrivée ici, je puis bien la prier de ne pas se déranger pour venir chez moi... et c'est ce que je ferai.

HECTOR.

Et comment?

ZOÉ.

En lui écrivant ; et vous allez me donner vos idées..

Elle se dirige vers la table

HECTOR.

Ah ! plus tard... (*A part.*) Elle est d'une vivacité !..

ZOÉ, *jetant les yeux sur la corbeille à ouvrage.*

Tiens ! un oiseau en tapisserie !... Mais... qu'est-ce ceci ?... Ah ! mon Dieu !... mon portrait... parmi des chiffons !...

HECTOR.

Est-ce possible ?

ZOÉ.

En son absence, laisser à l'aventure le portrait de la femme de son fils !...

HECTOR.

Une si belle page de Mme de Mirbel !

ZOÉ.

Un cadeau fait le jour de mon mariage !

HECTOR.

Votre portrait à côté de celui d'un vautour !

ZOÉ.

Est-il rien de plus inconvenant !... quelle preuve d'indifférence !...

HECTOR.

Quelle preuve de jalousie, surtout !

ZOÉ.

Dites de haine !

HECTOR.

Oui, vous avez raison, c'est de la haine !

ZOÉ.

Jalousie ou haine, n'importe ! je ne veux pas que mon portrait soit brûlé ou perdu !...

Elle sort le portrait de la corbeille, en jetant sur la table quelques objets avec impatience.

SCENE XV.

LES MÊMES, Mme DE LUCENNE, ÉDOUARD.

Mme DE LUCENNE, *approchant de Zoé.*

Que désirez-vous, Zoé, dans ma corbeille à ouvrage ?...

Zoé laisse tomber le portrait qu'elle tient.

ZOÉ.

Cette corbeille est à vous ?

Mme DE LUCENNE.

Oui.

ZOÉ, *étonnée.*

Par quel hasard mon portrait s'y trouve-t-il ?

Mme DE LUCENNE, *vivement, à part.*

Maladroite !... (*Cherchant*) Ah !... c'est... c'est que... je voulais en faire une copie... et, au moment où vous êtes arrivée... je tenais ce portrait, je... l'admirais, lorsque l'on a annoncé Édouard ; je l'ai jeté vivement dans cette corbeille.

ZOÉ.

Ah !

SCENE XVI.

LES MÊMES, GERMAIN, *une serviette sous le bras.*

GERMAIN.

Madame est servie...

Édouard donne le bras à sa mère ; ils causent tout bas en s'éloignant.

ZOÉ.

C'est bien... (*A Hector.*) Nous avions tort.

HECTOR.

Oui... si la sœur dit vrai...

ZOÉ.

Vous croiriez ?...

HECTOR.

Allons nous mettre à table...

Ils se dirigent vers le fond.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Même décoration.

SCENE I.

ÉDOUARD; *puis*, ZOÉ.

ÉDOUARD, *seul, assis et tenant un calepin. — Il est inquiet.*

Quarante-deux mille francs à payer !... Le terme de rigueur est passé... Mon homme d'affaires aura-t-il obtenu un délai ?... Je n'ose l'espérer... et pourtant j'ai tout à craindre, si un nouvel emprunt ne vient pas à mon aide !... Je ne puis me décider à dire mes ennuis à ma mère... Elle est si heureuse... L'affliger, en ce moment surtout, serait un crime... Oh ! non... impossible de m'y résoudre... D'un autre côté, Hector est si étourdi, que je n'ai pas voulu encore lui confier ma position... Il me croit très à mon aise... Ah ! mieux vaudrait cent fois un sage ennemi, que ces amis ardens à vous servir toutes les fois que vous pensez à une folie, et jamais à vous donner un conseil sérieux...

ces bons enfans, comme on dit, dont les qualités consistent à n'avoir pas de défauts graves... Je ne sais comment il s'est attaché à moi, et comment il se fait que je ne me détache pas de lui ? Mais, quelquefois, je crois qu'Hector m'est nécessaire... indispensable... et quand je me demande à quoi il m'est bon... je me réponds... qu'il ne m'est bon à rien... Ce que c'est que l'habitude !...

ZOÉ, *entrant gaîment.*

Ah ! mon ami, vous voilà... Il vient de m'arriver une charmante idée.

ÉDOUARD.

Ah ! tant mieux !... (*A part.*) Ce n'est pas comme à moi... (*Haut.*) Quelle est cette charmante idée ?

ZOÉ

A notre retour à Paris, je veux changer l'ameublement de ma chambre à coucher et celui de mon boudoir.

ÉDOUARD.

Vous appelez cela une charmante idée ?... Changer des meubles tout neufs... et qui ont coûté très-cher !

ZOÉ.

C'est possible qu'ils soient neufs... mais ils me déplaisent... Ils sont de mauvais goût... et je n'en veux plus... je veux les changer...

ÉDOUARD.

Vous n'en ferez rien... ce serait une folie !

ZOÉ.

C'est une fantaisie, voilà tout... Je changerai ma chambre gothique... parce que je n'aime plus ce qui est gothique.

ÉDOUARD.

Vous garderez votre chambre gothique... j'ai des raison pour vous refuser cette dépense...

ZOÉ.

Lesquelles ?

ÉDOUARD, *sérieusement.*

Cela ne se peut pas.

ZOÉ, *plus sérieusement.*

Ah !... Eh bien ! vous me désobligerez beaucoup.

ÉDOUARD.

Ah !... J'en suis fâché !.. mais ça ne sera pas.

ZOÉ.

Ainsi votre mère aura, à la campagne, une plus jolie chambre à coucher que la mienne, à Paris ?

ÉDOUARD.

Ma mère...

ZOÉ.

Certainement, monsieur, sa chambre est beaucoup plus élégante que la mienne, et son boudoir d'un goût beaucoup plus moderne... et je ne puis souffrir cela.

ÉDOUARD.

Ma mère est maîtresse d'arranger son château comme il lui convient... Ma mère est riche... ma mère a de l'ordre... (*A part.*) Ça n'est pas comme nous.

ZOÉ.

De l'ordre?...

ÉDOUARD.

Ma mère n'a pas de dettes... (*A part.*) Ça n'est pas comme nous.

ZOÉ.

Oui, votre mère est un modèle d'économie surtout...

Faire venir de Paris des meubles du dernier goût, pour meubler une vieille masure...

ÉDOUARD.

Cette vieille masure est le château de ses pères, le lieu où elle est née... et autour de cette vieille masure sont des terres qui rapportent trente mille livres de rente... Dans le village qui tient à cette vieille masure, on ne rencontre pas de pauvres, et les meubles que ma mère a achetés ne l'empêchent pas de venir au secours des malheureux .. (*A part.*) Ce n'est pas comme nous.

ZOÉ.

Une chambre à coucher en satin bleu!

ÉDOUARD.

Pourquoi pas?

ZOÉ.

Un boudoir rose!...

Elle rit.

ÉDOUARD.

On aime le rose, quand on est heureux!

ZOÉ.

C'est tout-à-fait ridicule à une femme de son âge... d'avoir un appartement de jeune personne.

ÉDOUARD.

Ma mère est jeune encore.

ZOÉ.

Jeune! Votre mère, mon cher, ne peut pas avoir vingt ans, puisque vous en avez vingt-deux.

ÉDOUARD.

Zoé, vous me désobligez au dernier point, en parlant ainsi de ma mère.

ZOÉ.

Voyez comme il prend feu, dès qu'il est question d'elle.

ÉDOUARD.

Votre injustice est révoltante ; vous la jugez sans la connaître... Ah ! votre animosité contre elle me rend bien malheureux, je vous assure.

ZOÉ.

Et votre amour pour elle, qui passe toute mesure, qui prend dans votre cœur la place de l'amour que vous devriez avoir pour moi, me met au supplice. Oh! oui, cet amour m'est insupportable et fait le malheur de ma vie !

ÉDOUARD.

Quelle injustice !

ZOÉ.

Oh ! que serais-je devenue, si j'avais permis qu'elle vint vivre avec nous ?...

ÉDOUARD.

Oh ! que j'ai eu tort de ne pas l'exiger !

ZOÉ.

L'exiger !... Voilà un mot qui sent le despote. C'est l'air que vous respirez ici qui vous l'a dicté.

ÉDOUARD.

Ma mère, si parfaite !

ZOÉ.

Édouard... vous êtes très-heureux que votre mère ne soit pas ici, car je partirais à l'instant... Et si vous êtes venu pour me faire changer de sentiment sur elle, je vous préviens que vous ne réussirez pas. Je veux vivre chez moi, tranquille, heureuse... sans raison de

nous quereller, ce qui arriverait tous les jours, si elle était là.

ÉDOUARD.

Vous voyez qu'en son absence nous nous en acquittons assez bien... (*A part, voyant entrer sa mère.*) Ah! ma mère!... elle plaidera mieux sa cause que moi...

Édouard remonte la scène. — Mme de Lucenne la descend. — Ils se disent bonjour, et Édouard sort.

SCENE II.

Mme DE LUCENNE, ZOÉ.

ZOÉ.

Tiens, c'est vous, ma sœur!... Je viens de me quereller avec mon mari.

Mme DE LUCENNE.

Ah! tant pis!... La bonne intelligence est un si grand bonheur!

ZOÉ.

Ce n'est pas ma faute si elle est troublée quelquefois... C'est toujours le même objet qui fait naître nos débats... et malheureusement il n'y a pas à espérer qu'Édouard change de pensée.

Mme DE LUCENNE.

Comment celà? Vous m'effrayez, ma chère amie!

ZOÉ.

Oui, un objet de discorde continuelle qui est placé entre Édouard et moi, et sur lequel nous ne pouvons pas nous entendre.

Mme DE LUCENNE.

Oh! mon Dieu... Mais c'est cruel, cela!

ZOÉ.

Oui, c'est cruel... un objet d'amour, d'admiration de la part d'Édouard, qu'il me faudrait adorer avec lui, pour avoir la paix.

Mme DE LUCENNE, *à part.*

Un objet d'amour !... Que veut-elle dire?...

ZOÉ.

Si j'ai le malheur de n'être pas de son avis... ce sont des reproches. des menaces...

Mme DE LUCENNE.

Des menaces ?...

ZOÉ.

Oui... Édouard exige que je me laisse gouverner comme une petite fille, et que, chez moi, je n'aie plus le droit de dire : Je veux !

Mme DE LUCENNE.

Ah ! ma bonne petite, êtes-vous bien sûre de ce que vous me dites?... Quelquefois on laisse se développer dans sa tête des idées fausses, et je ne puis comprendre un tort aussi grave de la part de votre mari.

ZOÉ.

N'est-ce pas, qu'il a tort ?

Mme DE LUCENNE.

Comment ! s'il a tort !... Vouloir vous ôter votr autorité de maîtresse de maison, mettre chez vous une personne qui aurait le droit d'y commander... Allons donc ! mais c'est de la folie! et vous avez bien raison de résister...

ZOÉ.

Oh ! que je vous aime! Ainsi, si Édouard vous parle

de son projet, vous lui direz que si... je cesse d'être maîtresse chez moi...

Mme DE LUCENNE.

Vous cesserez d'aimer votre ménage... votre mari, peut-être !

ZOÉ, *vivement.*

Oh ! jamais !

Mme DE LUCENNE.

Chère enfant !... (*A part.*) Ah ! monsieur mon fils, je vais vous faire une morale ! .. (*Haut.*) Vous n'avez rien à craindre, allez... Édouard vous aime ..

ZOÉ.

Oui, mais je suis jalouse.

Mme DE LUCENNE.

Jalouse, de qui?...

ZOÉ.

De celle qu'il aime plus que moi.

Mme DE LUCENNE.

Comment ! ce serait une femme ?...

ZOÉ.

C'est ma belle-mère !

Mme DE LUCENNE, *à part.*

Sa belle-mère !...

ZOÉ, *apercevant Hector.*

Ah ! M. Hector !

SCENE III.

LES MÊMES, HECTOR.

HECTOR.

Comment ! belle dame, vous n'êtes pas encore sous les armes ? Édouard vous attend.

ZOÉ.

Ah! je l'avais oublié... (*A Mme de Lucenne.*) Adieu! adieu!...

Mme DE LUCENNE, *lui prenant la main avec affection et tristesse.*

Adieu!...

ZOÉ.

Ma bonne petite sœur, je compte sur vous...

Zoé sort; Hector lui donne la main jusqu'à la porte, et redescent la scène en regardant Mme de Lucenne, qui est restée pensive, sur le devant.

Mme DE LUCENNE.

Décidément, elle me déteste.

SCENE IV.

Mme DE LUCENNE, HECTOR.

HECTOR, *à part.*

Édouard et sa femme sont partis pour longtemps... Bonne occasion pour m'entretenir avec la sœur et la mettre dans mes intérêts.

Mme DE LUCENNE, *apercevant qu'Hector est resté.*

Eh quoi! monsieur, vous n'accompagnez pas Édouard et sa femme à la promenade?

HECTOR.

Seriez-vous fâchée, mademoiselle, que j'eusse préféré votre société à la leur?

Mme DE LUCENNE.

Fâchée?... non, monsieur... mais étonnée.

HECTOR.

Rien ne doit vous étonner en cela... Car sans doute il vous est arrivé souvent d'être préférée!

Mme DE LUCENNE, *à part.*

Voudrait-il m'adresser des douceurs?... (*Haut.*) En effet, monsieur, je l'ai été quelquefois... et si je suis libre encore, c'est que je l'ai bien voulu.

HECTOR.

J'en suis persuadé.

Mme DE LUCENNE, *à part, le regardant.*

Il me reste... (*Haut.*) Vous êtes, à ce que je vois, monsieur, l'ami intime d'Édouard.

HECTOR.

Ami des plus dévoué d'Édouard et de sa femme.

Mme DE LUCENNE.

Ah! j'en suis charmée; alors, vous les voyez souvent à Paris.

HECTOR.

Tous les jours.

Mme DE LUCENNE.

C'est un bien bon ménage, n'est-ce pas?

HECTOR.

Excellent... Ils vivent fort séparés...

Mme DE LUCENNE.

Comment, séparés!...

HECTOR.

Sans doute... Édouard a ses habitudes. Il passe sa journée à la Sorbonne; et, toute la journée, sa femme est seule; mais elle s'arrange très-bien de sa solitude; elle la charme à l'aide des concerts, des promenades, des bals du matin et des emplettes... C'est ainsi que sont tous les ménages à la mode: tandis que le mari travaille, la femme s'amuse et dépense; ou, tandis que le mari dépense et s'amuse, la femme travaille ou s'en-

nuie... Il est très-rare, à Paris, de voir le mari et la femme faire la même chose ; surtout quand ils tiennent à passer pour un ménage à la mode.

Mme DE LUCENNE.

Mais c'est une très-vilaine mode que celle-là, monsieur.

HECTOR.

Édouard et sa femme la trouvent de leur goût. Chacun de son côté, le matin, tue le temps à sa manière, et le soir... oh! le soir, Paris offre tant de distractions, qu'on ne peut s'ennuyer, à moins d'avoir le plus mauvais caractère... Ils ont, pour se distraire, loge à l'Opéra, aux Italiens; puis des soirées de tout genre : soirées dansantes, musicales, littéraires, etc... Puis, chez eux, une fois la semaine, petite réunion de boudoir, où la gaîté, l'esprit, le talent se donnent rendez-vous, de compagnie avec une centaine d'amis intimes, le tout accompagné de glaces, punch, vin frappé, sorbets, petit-four, et sandwich à discrétion...

Mme DE LUCENNE.

En effet, il serait difficile de s'ennuyer, au milieu de toutes les distractions que vous venez d'énumérer.

HECTOR.

Quant à moi, mademoiselle, j'accompagne presque toujours Mme Édouard au spectacle.

Mme DE LUCENNE.

Pourquoi n'est-ce pas son mari?

HECTOR

Son mari va le soir à son cercle.

Mme DE LUCENNE.

A son cercle? Qu'est-ce que c'est que ça?

HECTOR.

Une institution merveilleuse pour débarrasser les femmes de leurs maris, et les maris de leur ménage... une institution créée pour la liberté de chacun... Du reste, mon ami n'y va que pour lire les journaux... Mais il y a tant de journaux, qu'il ne nous revient jamais qu'à la fin du dernier acte de la dernière pièce.

Mme DE LUCENNE.

Et vous restez avec Mme Édouard toute le soirée?

HECTOR.

Je ne la quitte pas... je suis trop heureux de lui servir de Mentor. Dès que nous arrivons, les binocles sont braquées sur elle et sur moi ; ça va sans dire. Son élégance la fait remarquer. Elle passe pour une des jolies femmes de Paris... on la cite dans le journal des modes. Dernièrement on lisait dans la *Psyché* : « Mme de L.... portait à la main un magnifique bouquet de roses perles « d'Orient. » C'était moi qui lui avait donné ce bouquet de roses perles d'Orient, et j'ai été très-flatté de cette remarque. A Paris, il est si difficile de faire parler de soi, que rien n'est indifférent en fait de publicité. Vous ne comprenez pas cela, vous, mademoiselle, qui vivez en province.

Mme DE LUCENNE.

Oh ! pardon, je comprends très bien... et je pense que, puisque Édouard n'est pas toujours avec sa femme, il eût été préférable de lui donner pour Mentor... par exemple... sa mère...

HECTOR.

C'est ce qui serait arrivé si je ne l'avais empêché...

Mme DE LUCENNE.

Ah ! c'est vous, monsieur, qui avez empêché...

HECTOR.

L'arrivée de Mme de Lucenne dans la maison ?... sans doute !... Je n'ai pas voulu que la belle-mère vint jeter la perturbation dans nos habitudes... Je suis, tel que vous me voyez, le camarade de collége d'Édouard. Nous avons fait des études les plus brillantes... Mon ami faisait mes devoirs... s'il était le premier, j'étais le second... s'il était le dernier, j'étais à la porte... Édouard aimait à travailler... moi, j'aimais à m'amuser... Il travaillait pour lui et pour moi... je cherchais des plaisirs pour moi et pour lui. Une fois dans le monde, il en a été de même... et quand il s'est marié, sa maison fut la mienne.

Mme DE LUCENNE.

Comment, monsieur ?

HECTOR.

Édouard travaille... moi, je ne m'occupe que des moyens de lui faire dépenser agréablement sa fortune. Je cours, la moitié de ma vie, pour m'instruire des plaisirs qui s'apprêtent... et, lorsque j'ai glané partout, je viens déposer ma récolte aux pieds de la femme de mon ami, qui, pour récompense, me donne une place dans sa voiture, à l'Opéra, et partout où le plaisir l'attend.

Mme DE LUCENNE.

Je vois que vous passez très-douce vie près d'Édouard et de sa femme.

HECTOR.

Parfaite... Cependant, je commence à m'en fatiguer

Mme DE LUCENNE.

Vraiment?... Mais alors, pourquoi empêcher Mme de Lucenne de prendre votre place?

HECTOR.

Par intérêt pour elle... C'est la raison de son bonheur et celui de ses enfans qui fait que je m'oppose à leur rapprochement.

Mme DE LUCENNE.

En vérité?

HECTOR.

Les belles-filles et les belles-mères sont ennemies nées les unes des autres... Ensemble, elles sont les plus malheuses des femmes... Je puis vous parler sans feinte du sort des belles-mères à vous, mademoiselle, qui êtes privée du bonheur d'en avoir une!...

Mme DE LUCENNE.

Parlez, monsieur.

HECTOR, *avec une sorte de mystère.*

Les belles-mères passent généralement pour des superfétations gênantes dans les ménages de leurs enfans.

Mme DE LUCENNE.

En vérité!...

HECTOR.

Si une belle-mère est une femme jeune encore, gracieuse, spirituelle, elle porte ombrage à sa belle-fille, qui en devient jalouse; alors, point de grâce pour elle... car bientôt elle est un objet de haine...

Mme DE LUCENNE.

Oh! mon Dieu!

HECTOR.

Si la belle-mère est d'un âge respectable, d'un âge à n'inspirer plus de jalousie, sa belle-fille la respecte; mais en même temps elle la craint... La crainte repousse toute affection. Ainsi, cette belle-mère respectable n'est pas plus aimée que l'autre... Elle ne doit donc pas compter davantage sur une douce existence près de ses enfans. Le théâtre a fait comprendre, dans des ouvrages charmans, ce que peuvent apporter de malheurs les belles-mères tracassières et bigotes. Dans l'un, la belle-mère jette la perturbation chez les époux; dans l'autre, elle fait de sa fille une victime, et de son gendre un mauvais sujet, par l'ennui qu'elle leur cause. Je ne vous développerai pas toutes les pensées spirituelles qui pétillent dans ces œuvres ingénieuses... Il suffit de dire, qu'en sortant de ces représentations on se sent, pour tout ce qui porte le nom de belle-mère, une répulsion, une antipathie très-difficile à combattre, et assez naturelle à éprouver.

Mme DE LUCENNE.

Ainsi, aucune belle-mère ne trouve grâce à vos yeux, je le vois.

HECTOR.

Oh ! si ! si ! il y en a une... c'est la femme qui a renoncé au monde et à sa volonté le jour où elle marie l'un de ses enfans... qui, dès ce jour-là, ne lit plus le journal des modes, si ce n'est pour tailler les béguins de ses petits-enfans à venir... Celle-là a sa place marquée dans la maison de sa belle-fille... elle est au berceau des descendans de son fils. C'est à elle que revient

le bonheur de les élever, de les soigner, de leur apprendre à lire. On la laisse encore, à ses momens perdus, s'occuper des détails du ménage. Oh ! elle n'est pas de trop dans la maison, cette femme estimable ! On lui permet de jouir en paix des avantages de la maternité. On ne la contrarie jamais sur ses goûts simples et casaniers. On la laisse contempler à loisir sa seconde génération, tandis que la première va dans le monde goûter en sécurité les plaisirs qu'il procure...

Mme DE LUCENNE.

Ce dernier portait est celui d'une excellente gouvernante ; mais, je crois qu'on peut aimer ses enfans sans faire abnégation de sa dignité.

HECTOR, *vivement.*

Sa dignité !... voilà le mot qui brouille toutes les belles-mères et les belles-filles.

Mme DE LUCENNE, *impatientée.*

En vérité, monsieur, vous faites bon marché du caractère des femmes, pour supposer qu'elles se brouillent entre elles à moins de perdre leur dignité... (*Hector veut l'interrompre; elle continue vivement.*) Permettez... permettez... Je vous ai écouté dans vos assertions contre les belles-mères, depuis la jeune et gracieuse jusqu'à la sotte, en passant par la sévère, la tracassière et la bigote. Eh quoi ! monsieur, une femme aura prodigué ses soins et sa tendresse à ses enfans, depuis le moment où le ciel les lui accorde jusqu'à l'instant où les lois l'en séparent... Jusque-là, la société aura rendu justice à cette femme ; ses enfans l'auront aimée ; jusque-là, elle est un objet d'amour et de respect ! Puis, tout-

à-coup, sans transition, on transforme cette même femme en un objet ridicule, bizarre, presque méchant!... On la rejette, on la proscrit, on la voue à la haine!... Eh quoi! en signant le bonheur des autres, une mère signerait son propre malheur; en donnant une position honorable à ses enfans, elle devrait s'avilir! Allons donc, monsieur, c'est impossible!... Et les gens sensés, ceux qui ont quelque respect pour la morale et pour la justice, peuvent s'amuser des plaisanteries spirituelles qu'on fait sur les belles-mères, mais ne peuvent accuillir sérieusement la pensée qui flétrit un caractère qu'on doit respecter dans le monde, à l'égal de tout ce qui est respectable!

HECTOR, *à part*

Elle défend les belles-mères, comme si ça la regardait... Calmons-la... (*Haut.*) Je ne combattrai pas votre manière de voir sur les belles-mères, en général... d'autant plus qu'il y en a une dont je pense beaucoup de bien en particulier. Et, certes, ce n'est pas un sentiment de haine qui me fait agir; mais c'est que, Mme de Lucenne arrivée...

Mme DE LUCENNE.

Vous partiez?...

HECTOR.

Peut-être... Puis, j'avais un projet en tête...

Mme DE LUCENNE.

Qui vous faisait dire du mal de Mme de Lucenne à sa belle-fille?

HECTOR.

Sans doute, si je nourrissais dans le cœur de Zoé

son antipathie pour sa belle-mère, c'était dans l'intérêt de Mme de Lucenne...

Mme DE LUCENNE.

Comment, monsieur?...

HECTOR.

A tout il faut une fin... et le moment de faire une fin est venu pour moi.

Mme DE LUCENNE, *à part.*

Que veut-il dire?

HECTOR.

Je pense à me marier... Mais, après avoir couru pour distraire la femme de mon ami, je ne veux plus courir pour distraire la mienne.

Mme DE LUCENNE, *à part.*

Où veut-il en venir?

HECTOR.

Alors, me suis-je dit, je veux une femme raisonnable qui aime la retraite, la campagne, qui ait de la fortune pour elle et pour moi... et j'ai mon affaire...

Mme DE LUCENNE.

Ah! vous allez vous marier? Ça me fait grand plaisir.

HECTOR.

Cela vous fait plaisir, mademoiselle?... Oh! vous ne savez pas à quel point vous me rendez heureux, en ne disant que vous approuvez mon projet... Oui, mademoiselle, oui, je veux me marier à une femme qui a toutes les qualités qui me conviennent; et cette femme, vous la connaissez; cette femme, vous pouvez beaucoup sur elle: et je vais vous demander d'être

mon avocat, mon soutien, mon ange tutélaire... Ah ! si vous réussissez à la décider, cette femme adorable, à s'unir à Hector Constant, vous pourrez compter sur ma reconnaissance éternelle.

Mme DE LUCENNE.

Merci, monsieur... Ainsi... je pourrais, dites-vous, protéger votre mariage ?

HECTOR.

Beaucoup.

Mme DE LUCENNE.

Voyons, je ne demande pas mieux... (*A part.*) Ça l'éloignerait de mes enfans... (*Haut.*) Puisque je connais la femme que vous voulez épouser, donnez-moi le moyen de vous servir... Si vous lui écriviez, d'abord ?...

HECTOR, *contant.*

Vous pensez ?...

Mme DE LUCENNE.

Oui, et je vous offre de lui remettre moi-même votre lettre...

HECTOR.

En vérité !... Je n'aurais jamais osé...

Mme DE LUCENNE, *lui montrant la table.*

Si fait, monsieur, écrivez, écrivez...

HECTOR, *vivement.*

J'ai écrit...

Mme DE LUCENNE.

Ah bah !... d'avance ?... Eh bien ! donnez.

HECTOR, *lui donnant une lettre.*

Que vous êtes bonne !

Mme DE LUCENNE, *lisant l'adresse.*

« A Mme de Lucenne ! » (*Signe affimatif d'Hector.*) La mère d'Édouard ?

HECTOR.

Sans doute...

Mme DE LUCENNE.

Et c'est moi que vous chargez !...

HECTOR.

Puisque vous le voulez bien...

Mme DE LUCENNE.

C'est fort adroit, M. Hector !...

HECTOR.

Oui, je crois que...

Mme DE LUCENNE.

Soyez sûr que Mme de Lucenne recevra votre lettre. Pardon, monsieur, je vous laisse pour m'occuper de vous...

Elle salue et sort.

SCENE V.

HECTOR, *seul.*

Bien, Hector !... te voilà en bon chemin !... La sœur est pour moi ; la belle-fille sera charmée de ce mariage, qui la prive à tout jamais de sa belle-mère et lui assure la liberté ; et moi, je retire de l'isolement, où ses enfans l'abandonnent, une femme charmante !... Je lui rends, dans le monde, la place qu'elle a droit d'y occuper ; je donne à la société une utile leçon et un bon exemple, en faisant le bonheur de cette intéressante femme qui m'assure, en retour de mon dévoûment, l'usufruit de trente mille livres de rente !...

SCENE VI.

HECTOR, Mme GERMAIN.

Mme GERMAIN.

Madame, je venais... Pardon, je croyais trouver ici Mlle de Lucenne.

HECTOR.

Restez, restez!... (*A part.*) Ah! la vieille gouvernante!... Cette espèce est fort bavarde...Interrogeons-la sur ma fiancée... (*Haut.*) Il y a longtemps que vous servez Mme de Lucenne, ma bonne femme ?

Mme GERMAIN, *à part.*

Quel ton !... ma bonne femme... ces parisiens sont inconvenans !... (*Haut.*) J'ai l'honneur d'être attachée à la famille de Mme de Lucenne depuis quarante-deux ans, trois mois et quatre jours, monsieur.

HECTOR.

Ah ! diable !... Mais Mme de Lucenne n'était pas née quand vous êtes entrée dans sa famille...(*A part.*) Elle serait un peu trop respectable, ma fiancée !

Mme GERMAIN.

Je l'ai vue naître, monsieur, il y aura trente-sept ans le 10 août prochain, à sept heures huit minutes du matin... Chère enfant !...

HECTOR, *à part.*

Encore dans les trente... c'est bien... (*Haut.*) Vous aimez votre maîtresse?

Mme GERMAIN, *piquée.*

Vous me faites une question, monsieur, que j'entends pour la première fois.

HECTOR.

Oh ! je n'ai pas voulu vous fâcher... Voyons... faites-moi donc le portrait de votre maîtresse ! ..

Mme GERMAIN, *avec curiosité.*

Quel intérêt avez-vous à la connaître ?

HECTOR, *à part.*

Ces vieux domestiques sont curieux .. (*Haut*) Un intérêt majeur...

Mme GERMAIN, *à part.*

Se douterait-il de la métamorphose ?...

HECTOR, *à part.*

Elle semble embarrassée.

Mme GERMAIN, *à part.*

Comment le dépayser ?...

HECTOR.

Eh bien ! ma bonne femme ?...

Mme GERMAIN, *à part*

Bonne femme !

HECTOR.

Dites-moi franchement quelles sont les qualités physiques et morales de Mme de Lucenne... Déjà vous m'avez dit son âge... secret important...

Mme GERMAIN, *à part.*

Oh ! mon Dieu !... qu'ai-je fait ?...

HECTOR, *l'interrogeant*

Voyons, je vais vous aider... trente sept ans... Elle n'en paraît pas trente... belle encore... douce et bonne... spirituelle... charmante...

Mme GERMAIN, *à part, vivement.*

Il l'a reconnue !... Il faut, pour la servir, avoir le courage de la calomnier.

HECTOR.

Eh bien ! n'est-ce pas ça ?

Mme GERMAIN, *embarrassée.*

Ce n'est pas là... tout-à-fait la vérité.

HECTOR.

Ah !... Veuillez me la dire tout entière...

Mme GERMAIN, *avec mystère.*

Vous serez discret ?...

HECTOR.

Pourquoi ce mystère ?... Parlez... je ne dirai rien... parlez...

Mme GERMAIN.

Ah ! monsieur !... monsieur... Mme de Lucenne est bien loin de ressembler au portrait que vous venez de faire.

HECTOR.

Comment ?...

Mme GERMAIN.

Vous voulez savoir la vérité ?

HECTOR.

Oui... oui...

Mme GERMAIN.

Eh bien !... sachez que... madame... est laide à faire peur !

HECTOR.

Pas possible !... Mais, Édouard m'a dit qu'elle était charmante !

Mme GERMAIN.

Oui, quand il l'a quittée... mais, maintenant...

HECTOR.

Ah bah !

Mme GERMAIN.

Une affreuse maladie...

HECTOR.

Ah ! mon Dieu !

Mme GERMAIN.

Si ce n'était que cela ! mais sa taille, son caractère... son esprit... Madame est devenue affreuse, au phisique et au moral... bizarre, méchante... fantasque !... Le croiriez-vous, dans un de ces accès, elle a voulu me tuer !...

HECTOR.

Elle est folle ?...

Mme GERMAIN.

A-peu-près.

HECTOR.

O ciel ! qu'ai-je fait ?

Mme GERMAIN.

Qu'avez-vous ?

HECTOR, *désespéré.*

C'est pour cela qu'elle ne s'est pas trouvée ici... Je vois tout à présent... Et ma lettre qui est partie !... Ah ! mon Dieu !.... ma bonne femme.... (*Mouvement de Mme Germain.*) Ma chère madame... comment vous nommez-vous ?... ma chère gouvernante...

Mme GERMAIN.

Que voulez-vous ?

HECTOR.

Courez, il le faut, je le veux ; courez arrêter le courrier.

Mme GERMAIN.

Pour quoi faire ?

HECTOR.

Pour empêcher un malheur !

Mme GERMAIN, *avec effroi.*

Quel malheur ?

HECTOR.

Je suis un homme perdu ! Oh ! Édouard !... traître d'ami !... tu m'as trompé !...

Mme GERMAIN, *à part.*

Cet homme est posédé du diable !... il me fait peur !... fuyons !... (*Elle sort.*)

HECTOR.

Et cette sœur qui riait en m'écoutant... Ah ! ah ! quelle horrible aventure !...

SCENE VII.

HECTOR, ÉDOUARD.

ÉDOUARD, *entrant tout bouleversé.*

Ah ! mon ami, tu me vois dans la plus cruelle inquiétude !

HECTOR, *sans l'écouter.* Et moi !...

ÉDOUARD.

J'espérais qu'on arrangerait ces misérables affaires...

HECTOR, *à lui-même.*

Horrible !... et méchante !

ÉDOUARD.

Une lettre que je reçois, me rend toutes mes craintes...

HECTOR, *à lui-même.* Des accès de fureur !

ÉDOUARD.

S'ils apprennent que je suis ici, ils viendront !... Oh ! ma mère !...

HECTOR.

Sa mère !...

ÉDOUARD.

Ruiné !...

HECTOR, *se méprenant.*

Ruinée !...

ÉDOUARD.

Oui, mon ami.

HECTOR.

Que veux tu dire ? quelle est la cause ?...

ÉDOUARD.

La cause ?... tu ne la devines pas ?... ce sont des dettes.

HECTOR.

Des dettes !... quelle horreur !...

ÉDOUARD.

Oh ! oui. c'est une affreuse chose !... Voilà où conduit le désordre !... Oh ! ma pauvre mère !...

HECTOR, *à part.*

C'est à n'y pas croire !...

ÉDOUARD.

Mon ami, il faut tout dire à ma femme... moi, je n'ose pas...

HECTOR.

Je le crois... c'est si délicat !...

ÉDOUARD.

Je te demande pourquoi toutes ces folles dépenses?...

HECTOR.

Oui, je te le demande aussi, moi, pourquoi toutes ces folles dépenses ?...

ÉDOUARD.

On est ruiné... déshonoré !...

HECTOR, *à part.*

Il me fait mal !...

ÉDOUARD.

J'entends Zoé !... je te laisse, mon ami... Je viens

de lui envoyer la lettre qui lui apprend notre infortune... Soutiens son courage, moi, je n'aurais pas la force de la voir... Je te laisse... Adieu! adieu !...

Il sort.

SCENE VIII.

HECTOR; *puis*, ZOÉ, *tenant une brochure à la main.*

HECTOR, *seul.*

Sois tranquille... Quelle catastrophe !...

ZOÉ, *entrant gaîment.*

Ah ! le joli article de modes que je viens de lire dans cette revue !... (*Elle le regarde.*) Eh ! mon Dieu ! comme vous êtes ému !... que vous est-il arrivé , M. Hector ?...

HECTOR.

Hélas ! madame... Édouard est dans un état !...

ZOÉ.

Vous m'effrayez !... Qu'y a-t-il?

HECTOR.

Vous devez le savoir, votre belle-mère...

ZOÉ, *vivement, et avec effroi.*

Elle arrive?

HECTOR.

Non, non...

ZOÉ, *se remettant.*

Vous m'avez fait une peur !

HECTOR.

C'est bien autre chose !

ZOÉ.

Quoi donc ?

HECTOR.

Vous savez, elle est ruinée !

ZOÉ.

Ce n'est que ça?

HECTOR.

Que ça!... Mais c'est un crime affreux que de se ruiner, surtout quand on a des enfans!

ZOÉ.

Sans doute!

HECTOR.

On ne peut plus venir à leur secours.

ZOÉ.

Oh! ça m'est bien égal!

HECTOR.

Et l'on vient vivre chez eux.

ZOÉ, *effrayée.*

Ah! mon Dieu!... Comment savez-vous?...

HECTOR.

Mais vous-même, madame, comment ignorez-vous?... Cette lettre que votre mari vous a envoyée...

ZOÉ.

Une lettre d'affaires... Je ne l'ai pas lue.

HECTOR.

Vous ne l'avez pas lue?... Eh bien! madame, je dois vous dire...

ZOÉ.

Plus tard, voici ma belle-sœur.

HECTOR, *à part.*

C'est le ciel qui l'envoie!

SCENE IX.

HECTOR, ZOÉ, Mme DE LUCENNE.

Mme DE LUCENNE.

Ah! Zoé!...

HECTOR, *à Mme de Lucenne.*

Pardon, mademoiselle, un seul mot, et je vous laisse ensemble.

Mme DE LUCENNE.

Parlez.

HECTOR.

Ma lettre...

Mme DE LUCENNE.

Votre lettre?...

HECTOR.

Oui, celle que j'ai eu l'honneur...

Mme DE LUCENNE.

Oh! rassurez-vous!... elle est à son adresse.

HECTOR.

Ah! elle est... J'ai bien l'honneur de vous saluer...

Il sort.

Mme DE LUCENNE, *avec tendresse, à Zoé.*

Qu'avez-vous, mon enfant?... vous semblez triste... Est-ce que la petite querelle de ce matin n'est pas effacée?...Est-ce que l'on a encore parlé de cette méchante belle-mère?

ZOÉ, *vivement et avec ressentiment.*

Oh! non... Et nous n'en parlerons plus, je l'espère...

Mme DE LUCENNE.

Plus!... Ah! ça ne se peut pas!...

ZOÉ.

Je suis bien décidée à ne rien dire à mon mari de sa mère... je lui ferais trop de mal!

Mme DE LUCENNE.

Si vous persistez à vouloir la détester. . Mais il est possible que vouliez bien l'aimer un jour.

ZOÉ, *avec effroi.*

Moi !...

Mme DE LUCENNE.

Et pourquoi pas?

ZOÉ.

Ah ! si vous saviez...

Mme DE LUCENNE.

Je sais que si vous vouliez vous laisser convaincre par vos amis, vous auriez pour Mme de Lucenne une grande estime, et peut-être mieux que cela.

ZOÉ.

Je n'ai qu'un ami qui m'ait parlé d'elle, et celui-là n'en pense pas de bien !...

Mme DE LUCENNE.

Moi, je vous connais un ami, M Hector, qui pousse si loin son estime pour elle, qu'il m'a chargée de lui demander sa main.

ZOÉ.

Sa main ! M. Hector ?...

Mme DE LUCENNE.

Oh ! j'en ai la preuve.

ZOÉ.

La preuve !... Cela démentirait tout ce qu'il m'a dit de Mme de Lucenne... Que croire? que penser ?... Oh! mon Dieu !... Mais, j'oubliais ; j'ai la preuve aussi, moi, des derniers torts de ma belle-mère... et vous allez voir vous-même...

Elle lui donne un papier.

Mme DE LUCENNE, *le prenant.*

Ceci est pour votre mari ?

ZOÉ.

Oui.

Mme DE LUCENNE, *après avoir lu.*

Ah ! grand Dieu !

ZOÉ.

Quel effroi !...

Mme DE LUCENNE.

Quarante mille francs à payer aujourd'hui même. ou la prison.

ZOÉ.

La prison... Qui, en prison ?

Mme DE LUCENNE.

Votre mari.

ZOÉ.

Mon mari !... Ah ! grand Dieu !

Mme DE LUCENNE.

Silence ! Zoé, silence !... Il faut le sauver.

ZOÉ.

Et qui le sauvera ?

Mme DE LUCENNE.

Moi, mon enfant... Mais calmez-vous... je pars...

ZOÉ.

Je vous suis...

Mme DE LUCENNE.

Non, non, restez, Zoé, restez ici ; empêchez votre mari de me suivre... Ah ! mon Dieu ! arriverai-je à temps !

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

Le théâtre représente un beau salon de Paris, à la dernière mode. — Des portières, des fleurs, tout ce qui annonce le luxe et la richesse de jeunes époux.

SCENE I.

UN GREFFIER, UN COMMISSAIRE-PRISEUR.

Tous deux de bonne compagnie, vêtus à la mode et richement. — Ils sont assis à une table recouverte par un très-beau tapis, une écritoire en vermeil, le tout très-riche. — Des dossiers, etc.

LE GREFFIER, *parlant et écrivant.*

Ah ! mon cher confrère... je ne me doutais pas, le jour où j'étais ici avec mon épouse, au bal magnifique que donnaient M. et M^me^ Edouard de Lucenne, que je viendrais, six mois après, vous assister dans l'inventaire de ce beau mobilier, que nous admirions tous ce jour-là...

LE COMMISSAIRE.

Que voulez-vous, mon cher maître, la jeunesse est folle aujourd'hui ; le luxe perd toutes les classes.

LE GREFFIER.

Excepté celle des hommes de loi.

LE COMMISSAIRE.

Sans doute : plus il y a des ruines et plus les affaires vont bien... Vos cartons doivent ployer sous les procès?

LE GREFFIER.

Je suis très-content... Etiez vous à ma dernière soirée, mon cher ?

LE COMMISSAIRE.

Sans doute... Ah ! magnifique réunion !

LE GREFFIER.

J'avais pour cent louis de rafraîchissemens... Belle musique, n'est-ce pas ?

LE COMMISSAIRE.

Je n'ai pas parfaitement entendu... Mais ça devait être superbe.

LE GREFFIER.

J'avais pour mille francs d'artistes. Avez-vous vu danser à mon bal, mon cher ?

LE COMMISSAIRE.

J'ai eu l'honneur de l'ouvrir avec Mme de Crapichant...

LE GREFFIER.

Ma femme... qui a pris le nom de la terre que je viens d'acquérir... Elle a eu cette faiblesse... Le nom de Godu que je porte, n'allait pas à la délicatesse de son esprit.

LE COMMISSAIRE.

Mme votre épouse est si distinguée... Vous avez bien fait d'acquérir une terre .. c'est bon genre.

LE GREFFIER.

Oui... c'est une poire pour la soif.

LE COMMISSAIRE.

Ce pauvre Édouard de Lucenne aurait mieux fait d'acheter une terre que tous ces meubles de Boule, qui perdent tous les jours de leur prix.

LE GREFFIER.

Ah ! à propos de ces meubles de Boule... Mme de Crapichant désire les acquérir, s'ils ne vont pas trop haut.

LE COMMISSAIRE.

Soyez tranquille... ils n'iront pas trop haut... je m'en charge.

LE GREFFIER.

Merci, mon cher confrère... merci... Nous n'avons plus qu'à signer, je crois... Véritablement, la ruine de ce jeune homme me fait mal.

LE COMMISSAIRE.

Sa mère est riche... (*A part.*) Et la vente sera belle.

SCENE II.

LES MÊMES, Mme DE LUCENNE, GERMAIN, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, *à Mme de Lucenne.*

Entrez, madame.

LE GREFFIER.

Une dame !

Mme DE LUCENNE, *au Domestique.*

Quels sont ces messieurs ?

LE GREFFIER.

Nous avons l'honneur de plaider contre M. de Lucenne.

Mme DE LUCENNE.

J'entends, messieurs... Je viens acquitter la dette de M. de Lucenne.

LE GREFFIER.

Ah ! très-bien, madame.

LE COMMISSAIRE, *à part.*

C'est fort désagréable.

Mme DE LUCENNE.

Je sais, messieurs, qu'il s'agit d'une somme de quarante mille francs. Voici un bon sur mon banquier...

Elle présente un papier.

LE GREFFIER, *l'examinant.*

Excellente garantie !...

LE COMMISSAIRE, *à part.*

La vente eût été très-belle !... c'est une perte pour moi.

LE GREFFIER.

Madame, nous allons arrêter les poursuites.

Mme DE LUCENNE.

Oh ! merci, messieurs, merci !...

Ils saluent et sortent.

SCENE III.

Mme DE LUCENNE, GERMAIN.

Mme DE LUCENNE, *s'asseyant.*

Ah ! Dieu !

GERMAIN, *se rapprochant.*

Madame doit être bien fatiguée.

Mme DE LUCENNE.

Oh ! non... pas du tout à présent... (*Elle a pris un papier, et écrit pendant qu'elle parle*) Que les chemins de fer vont lentement !... n'est-ce pas, Germain ?

GERMAIN.

Lentement, madame !... Mais nous avons mis deux heures pour aller du château à Orléans, et rien que trois heures pour venir d'Orléans à Paris !

Mme DE LUCENNE.

Nous n'avons mis que trois heures ?

GERMAIN.

Pas davantage... Madame est bien sûre d'être à Paris ?

Mme DE LUCENNE.

Très-sûre, mon ami.

GERMAIN

Est-ce que nous y resterons bien longtemps, à Paris, madame ?

M^me^ DE LUCENNE.

Peut-être... Tenez, Germain, portez cette lettre à M. Lacroix, mon notaire... et faites-vous accompagner par un des gens de l'hôtel.

GERMAIN.

Oui, madame... je vais me faire accompagner, car je pourrais me perdre dans cette grande ville !... Madame, ces gens qui étaient ici avaient l'air d'être chez eux... Leur figure ne me plaisait pas...

M^me^ DE LUCENNE.

Allez, mon ami, allez.

GERMAIN, *en sortant*.

Je vais me faire accompagner.

SCENE IV.

M^me^ DE LUCENNE, *seule*.

Pauvres enfans... perdus de réputation sans moi ! perdus aux yeux même de ceux qui les ont aidés à se ruiner. Oh ! quel bonheur pour moi d'avoir su leur infortune et d'avoir pu les secourir à temps !... Oui, décidément, l'argent est bon à quelque chose ! Édouard aura dit à sa femme le malheur qui les menaçait... Il lui aura caché la main qui venait à leur secours... Mes ordres, en partant, à M^me^ Germain, me rassurent... et M^lle^ de Lucenne est seule compromise dans ce bienfait. Oh ! je ne veux pas devoir à la reconnaissance du moment une affection qui pourrait se démentir plus tard. La belle-mère ne paraîtra que lorsqu'il sera bien certain que l'on aime véritablement la sœur... Et ce cher M. Hector, cet excellent ami, qui, pour preuve de dévoûment, brouille les familles, et veut assurer le

bonheur des enfans en épousant leur mère... ou plutôt sa fortune!... Mais, j'entends du bruit... Je ne me trompe pas... c'est la voix de M. Hector... Oh ! mon Dieu ! pourquoi ce retour précipité?... Serait- il arrivé quelque chose à mon fils?...

Hector entre.

SCENE V.

Mme DE LUCENNE, HECTOR.

Mme DE LUCENNE.

En quoi ! monsieur, vous, ici !

HECTOR.

Oui, mademoiselle. A la nouvelle de votre départ, Édouard a voulu partir aussi... Il était dans une agitation... un trouble, qui ne m'ont pas permis de comprendre le but de son voyage. Il paraîtrait pourtant que sa mère est en route pour Paris... Dites, mademoiselle, Mme de Lucenne serait-elle arrivée?

Mme DE LUCENNE.

Non, monsieur... mais elle ne tardera pas... j'espère.

HECTOR.

Ah ! mademoiselle... vous savez tout... vous savez... la ruine...

Mme DE LUCENNE.

Oui...

HECTOR.

Quelle horreur !

Mme DE LUCENNE.

Vous êtes bien sévère, monsieur.

HECTOR.

Comment ! faire des dettes... au point d'aller en prison !...

Mme DE LUCENNE.

Pas si haut, monsieur...

HECTOR, *avec tristesse.*

Et cette lettre que j'ai écrite!...

Mme DE LUCENNE, *avec calme.*

Eh bien?...

HECTOR.

Ah! vous comprenez, qu'il m'est impossible... de former un lien...

Mme DE LUCENNE.

Pour un petit malheur, vous renoncez au bonheur de toute votre vie?

HECTOR, *à part.*

Elle appelle cela un petit malheur!... (*Haut.*) Méchante! avouez que vous vous êtes bien moquée de moi?

Mme DE LUCENNE.

Un peu...

HECTOR.

Vous comprenez que je ne puis épouser Mme de Lucenne.

Mme DE LUCENNE.

Oui... mais si elle voulait, vous ne demanderiez pas mieux...

HECTOR.

Moi!... Ah!...

Mme DE LUCENNE.

Soyez tranquille... voici votre lettre...

HECTOR.

Elle n'était pas partie?

Mme DE LUCENNE.

Elle est revenue avec un post-scriptum.

HECTOR, *lisant.*

Un seul mot!... « Non!... » Le procédé est très-délicat!... merci !... merci !

Mme DE LUCENNE.

Il n'y a pas de quoi... Il paraît, M. Hector, que vous attendez ici votre ami ?

HECTOR.

Sans doute, il doit avoir besoin de moi.

Mme DE LUCENNE.

Ah!... Moi, en ce moment, je ne lui suis pas nécessaire, et je me sens très-fatiguée... Ces chemins de fer...

HECTOR.

Vous brisent tous les membres.

Mme DE LUCENNE.

Vous permettez donc que j'aille prendre un moment de repos ?...

HECTOR.

Comment, mademoiselle, je serais désolé de vous gêner.

Mme DE LUCENNE, *sortant.*

Ah ! que les amis intimes sont fatigans !

HECTOR, *seul.*

Elle est vraiment charmante, la petite sœur ! Voici ma lettre, enfin. Ah ! je suis plus heureux que sage. Aussi, aller m'enthousiasmer pour une femme que je ne connais pas, et sur la foi des éloges que m'en faisait un fils !... Quelle erreur !... C'est dommage, pourtant, j'avais bien arrangé mon avenir... Mais il peut y avoir des inconvéniens à épouser une veuve, surtout quand elle a des enfans !...Oh! qu'il vaudrait bien mieux s'unir à une riche orpheline, sans frères ni sœurs, heu-

reuse de vous donner son amour et sa fortune... Oh ! c'est là le parti qui conviendrait merveilleusement à mon caractère !... Mais où trouver cette orpheline ?... Ah ! j'entends du bruit... C'est Édouard et sa femme...

SCENE VI.

HECTOR, ÉDOUARD, ZOÉ, Mme GERMAIN.

HECTOR, *allant à la rencontre.*

Tout va bien, mon ami, rien n'est dérangé ici... Ta mère n'est pas encore arrivée.

ZOÉ, *à part, avec inquiétude.*

Sa mère !... Est-ce qu'elle doit venir ?

HECTOR, *bas à Édouard.*

Ta sœur est là qui repose...

ÉDOUARD, *bas à Mme Germain.*

Allez, Berthe, allez chez ma mère...

Mme GERMAIN.

Oui, monsieur. (*En sortant.*) Ma pauvre maîtresse !...

ÉDOUARD.

Toi, mon cher Hector, tu vas me rendre un service.

HECTOR.

Ce que tu voudras, cher ami... tout ce que tu voudras.

ÉDOUARD.

Tu conçois qu'à présent je ne puis plus afficher aucun luxe... Ainsi, mon ami, pour premier service, va défaire tout ce que tu as fait. Plus de dépenses ; que la plus stricte économie soit observée maintenant ici...

HECTOR, *tristement.*

Allons, puisqu'il le faut, je vais te faire des économies...

Il va pour sortir.

ZOÉ, *le rappelant.*

Vous passerez aussi, M. Hector, chez mon bijoutier, pour décommander toutes mes parures ; n'est-ce pas ?

HECTOR.

Oui, madame... (*A part.*) Pauvre petite femme !... (*Haut*) Oui, madame !... Allons, mes amis, il faut se résigner... Ce service me coûte beaucoup à vous rendre... car c'est la preuve d'une nouvelle existence pour vous... (*A part, en soupirant.*) et pour moi !... (*Haut.*) Adieu, mes amis, adieu...

Il sort.

SCENE VII.

ÉDOUARD, ZOÉ.

ZOÉ.

Oh ! mon ami, nous étions donc perdus, sans ta bonne sœur ?...

ÉDOUARD.

Oui, sans cette femme, cet ange sur la terre... je serais honteusement enfermé !... Sans elle, je ne vivrais plus peut-être... car, vois-tu, Zoé, je ne supporterais pas l'humiliation, moi !...

ZOÉ.

Oh ! je le crois bien... ni moi non plus !... Et lorsque j'ai vu où nous avaient conduits toutes ces folles dépenses, j'ai senti dans mon cœur bien des reproches à me faire.

ÉDOUARD.

J'en ai aussi, moi, des reproches à me faire !...

ZOÉ.

Ne t'afflige pas, mon ami.

ÉDOUARD.

Nous sommes jeunes .. étourdis. Nous cédons à des usages dangereux... Aussi... je te le disais, dans les premiers jours de notre mariage, que nous devrions appeler ma mère près de nous.

ZOÉ.

Ta mère ?... oh ! c'est autre chose !...

ÉDOUARD.

Je te disais qu'elle nous donnerait de bons conseils... qu'elle dirigerait notre jeunesse... Une mère est si prudente !

ZOÉ, *qui est un peu sérieuse.*

Oui... Mais une belle-mère... c'est bien différent !...

ÉDOUARD.

Je te disais qu'il ne fallait pas croire que tous les amis étaient francs ; que de mauvais conseils pouvaient nous égarer ; tandis que si nous avions notre mère près de nous...

ZOÉ.

Oh ! laissons cela !... Ne songeons aujourd'hui, mon ami, qu'à la sœur, cet ange, comme tu le disais si bien, qui vient de nous sauver... Oh ! quand pourrai-je l'embrasser !...

ÉDOUARD, *à M^me^ Germain qui entre.*

Eh bien ?

M^me^ GERMAIN, *à Édouard.*

M^lle^ de Lucenne désire causer un instant avec vous... Elle vous prie de passer près d'elle...

ÉDOUARD.

J'y vais.

SCENE VIII.

Mme GERMAIN, ZOÉ.

ZOÉ.

Ma bonne Mme Germain, je suis bien contente que vous soyez venue avec nous à Paris.

Mme GERMAIN.

Mon devoir m'y appelait, madame.

ZOÉ.

Que c'est beau cet attachement que vous avez pour vos maîtres... et cela de père en fils !

Mme GERMAIN.

De notre temps, madame, c'était l'habitude, et mon mari et moi, nous mourrons sans la perdre.

ZOÉ.

Je voudrais bien avoir une gouvernante qui m'aimât comme vous aimez votre maîtresse.

Mme GERMAIN, *en confidence.*

Aimeriez-vous votre gouvernante comme ma maîtresse m'aime ?

ZOÉ.

Si elle vous ressemblait, oui.

Mme GERMAIN, *avec satisfaction et douceur.*

Madame est bien bonne !... Ah ! si vous saviez, madame, toutes les vertus qui sont dans l'âme de ma maîtresse !... Oui, Mme de Lucenne est ce que le ciel a formé de meilleur : jeune et jolie, riche et généreuse... elle a voulu vivre pour son fils ; depuis son veuvage elle a agrandi sans cesse sa fortune, par son ordre et son économie... Quand M. Édouard s'est marié, et que, pour la consoler de ne pouvoir assister à son mariage il lui envoya votre portrait, comme elle contemplait

votre image avec ravissement !... Voyez, nous disait-elle à tous, voyez comme ma belle-fille est jolie !... Quel air de douceur ! quel charme dans son sourire !

ZOÉ.

Elle était contente d'avoir mon portrait ?...

Mme GERMAIN.

Elle était dans la joie !... Et les ordres qu'elle nous donna pour vous recevoir, et cet appartement qu'elle fit décorer à la mode, pour que vous ne fussiez pas attristée au château par l'aspect de ces vieux meubles et de ces vieilles tentures qu'elle avait trouvés bien jusque-là...

ZOÉ.

Eh quoi !... ces meubles charmans, ces glaces... c'était pour moi ?...

Mme GERMAIN.

Sans doute, madame, c'était pour vous... Sait-elle penser à elle ?... Ah ! si vous saviez le bien qu'elle répand autour d'elle !... Si vous saviez comme elle est chérie !... Eh bien ! le croiriez-vous ? quelquefois elle est tourmentée de l'idée de ne pouvoir se faire aimer de vous.

ZOÉ, *embarrassée*.

De moi ?

Mme GERMAIN.

Elle se trompe, j'en suis sûre : la femme de M. Édouard vouloir briser le cœur de sa mère? oh ! c'est impossible ! et, depuis que je vous ai vue, madame, je comprendrais encore bien moins qu'il pût entrer dans votre pensée de rendre votre belle-mère malheureuse.

ZOÉ.

Malheureuse !

Mme GERMAIN.

Oh ! oui, madame, car l'amour de son fils est toute sa joie ; elle ne vit et ne respire que pour lui et pour vous !

ZOÉ.

En vérité?... Ainsi, ma belle-mère...

Mme GERMAIN.

Est un ange !...

ZOÉ.

Mais elle est sévère... et, si elle savait que son fils a fait des dettes !...

Mme GERMAIN.

Elle les paierait.

ZOÉ.

Mais... si elle savait que j'en ai fait aussi, moi ?

Mme GERMAIN.

Eh bien ! ce serait de même.

ZOÉ.

Elle ne me pardonnerait jamais !

Mme GERMAIN.

Vous vous trompez...

ZOÉ, *hésitant.*

Ah !

Mme GERMAIN.

Oui, madame, vous vous trompez. Cette prévention qui vous fait craindre votre belle-mère, aujourd'hui, s'effacera dès que vous la connaîtrez... (*Mme de Lucerne paraît.*) Oui, oui, madame, oui, vous l'aimerez...

Elle sort.

ZOÉ, *se croyant seule.*

Elle me pardonnerait !... C'est égal, j'ai bien de la peine à le croire.

SCENE IX.

Mme DE LUCENNE, ZOÉ.

Mme DE LUCENNE.

Je viens pour causer un instant avec vous, ma chère Zoé.

ZOÉ.

Ah ! j'avais besoin de vous voir... Que vous êtes bonne!... Pourtant, nous méritons bien quelques reproches.

Mme DE LUCENNE.

Des reproches? pour ajouter encore à vos ennuis... oh ! non... plus tard, peut-être, vous donnerai-je quelques conseils.

ZOÉ.

Nous les suivrons tous !...

Mme DE LUCENNE.

Mais je connais quelqu'un qui pourrait bien vous en adresser, des reproches...

ZOÉ.

Oh ! oui, ma belle-mère , n'est-ce pas?

Mme DE LUCENNE.

Oui...

ZOÉ.

Heureusement, elle ne saura rien.

Mme DE LUCENNE.

Elle ne peut ignorer ce que je sais.

ZOÉ.

Ah! mon Dieu ! cependant, si vous vouliez garder le secret?...

Mme DE LUCENNE.

Impossible ! je n'en ai pas pour elle...

ZOÉ.

Vraiment !

Mme DE LUCENNE.

C'est comme son fils... autrefois, il lui disait tout...

ZOÉ.

A présent, c'est à sa femme qu'il doit tout dire.

Mme DE LUCENNE.

Ah ! vous saviez donc, Zoé, que votre mari avait des dettes ?

ZOÉ.

Oh ! non... Je savais que nous dépensions beaucoup : mais je ne savais pas que, pour cela, nous eussions des dettes.

Mme DE LUCENNE.

Alors, sans faire tort à la confiance que votre mari vous doit, il pouvait dire ce secret à sa mère... Si vous saviez, cher enfant, combien elle eût été heureuse de cette preuve de confiance ; elle la méritait, je vous jure... Vous auriez vu avec quel empressement elle eût donné son appui pour dérober vos tourmens aux yeux du monde, et imposer silence à tous par son dévoûment et sa tendresse...

ZOÉ.

C'est ce que vous avez fait...

Mme DE LUCENNE.

Ah ! la tendresse d'une mère est une égide qui repousse la calomnie ?

ZOÉ.

Pourrait-on nous calomnier ?...

Mme DE LUCENNE.

J'espère l'empêcher .. mais... Mme de Lucenne sera jalouse de moi...

ZOÉ.

Elle en a le droit, je vous aime tant !...

Mme DE LUCENNE.

Eh bien !... il faut aussi l'aimer un peu... Mais je suppose que votre éloignement pour elle est motivé... Oh ! on ne sait pas tous les torts que peut se donner une belle-mère sans s'en douter... Vous avez eu à vous plaindre de la vôtre ?...

ZOÉ.

Moi ?... pas du tout !...

Mme DE LUCENNE.

Comment!... vous, Zoé, si douce et si gentille, vous nourrissez, sans motifs, un sentiment de haine pour une femme qui vous aime comme sa fille. Elle veut votre bonheur, et vous la détestez... Ah ! vous êtes injuste, Zoé!...

ZOÉ.

C'est vrai... j'ai tort, sans doute... car, enfin, il est possible que Mme de Lucenne soit bonne, aimable .. Puisque tout le monde le dit, il faut que cela soit... Par exemple, si elle vous ressemblait...

Mme DE LUCENNE.

Si elle me ressemblait?...

ZOÉ.

Je l'aimerais comme je vous aime.

Mme DE LUCENNE.

Eh bien!...

SCENE X.

Mme DE LUCENNE, ZOÉ, HECTOR.

HECTOR.

Me voici! me voici!

Mme DE LUCENNE, *à part.*

Ah! l'importun!... j'allais tout lui dire... (*Haut.*) Adieu, Zoé, je vais rejoindre Édouard. A bientôt!...

Elle sort.

ZOÉ.

Eh bien! M. Hector, avez-vous fait beaucoup d'économies?

HECTOR.

Autant que je faisais de dépenses... Voici... Abonnemens annulés... à l'Opéra... aux Italiens... au *Journal des Modes*... Voiture à l'année... supprimée... Cercle, supprimé... Revues, journaux... et Dieu sait combien... supprimés, supprimés! C'est à désespérer!

ZOÉ.

Qu'est-ce que vous avez donc, M. Hector!

HECTOR.

Comment, madame, ce que j'ai !... Mais j'ai beaucoup, mais beaucoup de chagrins... Ah ! madame, c'est que, voyez-vous, moi... j'aime mes amis comme moi-même ; et, lorsque mes amis ont des malheurs, leurs malheurs retombent sur moi !... Quand je vous vois renoncer aux plaisirs de votre âge, à ces plaisirs qui sont aussi du mien... quand je vous vois accablée par un sort injuste, je me sens frappé du même coup... Vos souffrances, je les éprouverai... vos privations, je les supporterai... vos larmes, je les verserai...

ZOÉ.

Ce pauvre M. Hecter !...

HECTOR.

Ah ! pourquoi faut-il renoncer au luxe, à la dépense, à la gaîté, c'était si agréable !...

ZOÉ.

Que voulez-vous ? puisqu'il le faut !

HECTOR, *presque à part.* Inhumaine marâtre !

ZOÉ. De qui parlez-vous ?...

HECTOR.

De celle qui cause aujourd'hui tous nos malheurs.

ZOÉ.

Je ne vous comprends pas.

HECTOR.

Je respecte votre délicate générosité... Vous ne voulez pas en parler... soit !

ZOÉ.

Ah !... à propos, M. Hector... je crois que nous avions des idées fausses sur elle... (*Avec finesse.*) Et je suis sûre que vous n'en pensiez pas autant de mal que vous le disiez...

HECTOR.

Moi !... cent fois davantage !

ZOÉ.

Pourtant, j'ai surpris certain secret... (*Hector fait un*

mouvement.) Oui... Ah ! nous parlerons de cela une autre fois... Mais, ce que je sais...

HECTOR, *à part.*

Diable !...

Mme GERMAIN, *entrant par le fond.*

La marchande de modes de madame, envoie cette note.

ZOÉ. Ah !... la coiffure que j'avais à mon bal !

HECTOR. Elle était délicieuse.

ZOÉ.

Et, surtout, très-chère... Je vais porter cela à mon mari...

Elle sort par la porte de côté.

SCENE XI.

Mme GERMAIN, HECTOR.

Mme Germain se promène dans la chambre en regardant les tentures.

HECTOR, *à part.*

Zoé paraît savoir que j'ai voulu épouser... et ça ne paraît pas lui faire plaisir... Quand je pense que, sans cette excellente gouvernante, je restais dans un aveuglement fatal !... (*Haut.*) Bonjour, ma bonne femme, bonjour... Ah ! vous pouvez compter sur mon éternelle reconnaissance !

Mme GERMAIN. Vous, monsieur ?

HECTOR.

Jamais votre conduite à l'égard de votre maîtresse ne s'effacera de mon souvenir.

Mme GERMAIN.

Ma conduite est bien naturelle, monsieur ; ma maîtresse est si parfaite !...

HECTOR. Hein ?

Mme GERMAIN.

Bonne, belle et riche !...

HECTOR.

Mme de Lucenne !...

Mme GERMAIN.

Certainement... Qu'est-ce qu'il y a d'étonnant à cela ?... Il a toujours l'air de revenir d'un rêve...

HECTOR, *s'animant.*

Vous ne mentez pas ?...

Mme GERMAIN, *gravement.*

Monsieur... Je n'ai jamais menti !

HECTOR.

Alors... votre maîtresse est laide ?

Mme GERMAIN.

Je soutiens qu'elle est charmante !

HECTOR.

Elle est méchante !

Mme GERMAIN.

C'est une imposture !

HECTOR. Et de plus, elle est ruinée !

Mme GERMAIN, *tout-à-fait hors d'elle. — Jeu muet d'Hector, étonné et stupéfait durant la tirade de Mme Germain.*

Ah ! c'en est trop ! Ruinée !... Apprenez, monsieur, que nous possédons au soleil, et cela de père en fils, deux bonnes terres affermées dix fois en baux solides et bien payés ; que nous avons quinze cents arpens labourables, autour d'un beau château... et que nous plaçons par année plus de vingt mille francs d'économie. Sachez que, depuis un siècle et demi, notre famille est connue, et que notre fortune est claire comme de l'eau de roche !... Ruinée !... ruinée !... C'est bon pour des Parisiens, de se ruiner !... Oh ! ceci est trop fort !...

HECTOR, *hors de lui.*

Mais, malheureuse, vous avez perdu ma destinée !

Mme GERMAIN. Je me moque bien de votre destinée !

HECTOR. Mais vous m'avez dit, vous-même, que Mme de Lucenne était un monstre !

Mme GERMAIN. Moi !... (*Elle se rappelle ce qu'elle a dit*

à Hector, et passe graduellement de l'étonnement à un fou rire, entrecoupé par ces mots :) Oh! oui... oui... en effet... j'ai dit... Il l'a cru!... Ah!... oui... oui, je lui ai dit... que ma maîtresse .. Ah! ah! ah! ah!...

HECTOR, *stupéfait.* Mais ceci est fort impertinent!! Ces vieux domestiques prennent des licences... Ah! ce n'est pas supportable!...

SCENE XII.

ZOÉ, Mme DE LUCENNE, ÉDOUARD *et* GERMAIN.

ZOÉ. *entrant.* M. Hector, vous me voyez dans la joie... J'ai presque décidé ma sœur à rester avec nous.

HECTOR. Comment?...

ZOÉ. La voilà!... (*Elle va à sa rencontre.*)

Mme DE LUCENNE. Mes amis, vous me promettez de la prudence...

ZOÉ. Oh! je vous le promets, moi! Tenez, voici M. Hector, qui vous dira que nous avons déjà fait beaucoup d'économies.

HECTOR. Hélas!

ÉDOUARD. *à sa mère.* Oui, je mets tout luxe de côté... puissé-je aussi recouvrer ton estime.

ZOÉ. Et moi, votre tendresse...

Hector regarde avec surprise.

Mme DE LUCENNE. Ma tendresse, chère Zoé!... oh! vous l'avez depuis longtemps! Et toi, Edouard, ne sais-tu pas combien je t'aime?

HECTOR, *à part.* Que veux dire tout ceci?... Je m'y perds...

ZOÉ. Si vous nous aimez, il faut nous le prouver, comme nous le disions tout-à-l'heure, en restant avec nous.

HECTOR, *à part.* A-t-on jamais vu!...

Mme GERMAIN, *à part.* Il enrage!

Mme DE LUCENNE. Mais...

ZOÉ, *avec effusion.* Oh! oui, ne nous quittez plus... soyez notre providence... dirigez nos actions!

ÉDOUARD, *avec tendresse et bonheur.* Cède à son désir...

HECTOR, *en faisant un signe à Édouard.* Chut !...

Mme DE LUCENNE. Ce désir est-il bien sincère ?

HECTOR, *à part.* Elle se fait prier, traîtresse !

ZOÉ. Il est du fond du cœur !

Mme DE LUCENNE. Ah ! si j'en étais sûre !

Mme GERMAIN, *avec force.* Allons ! madame... cédez à vos enfans !

ZOÉ *et* HECTOR, *étonnés.* Ses enfans !

ÉDOUARD. Oui, Zoé, c'est ma mère !

ZOÉ, *la regardant avec ivresse.* Sa mère !...

Elle tombe dans ses bras.

HECTOR, *à Mme Germain.* Sa mère !

Mme GERMAIN, *riant et se moquant de lui.* Oui... sa mère !

Mme DE LUCENNE. Elle est arrivée... (*Elle dit ces mots en regardant tour à-tour ses enfans ; puis à Hector, avec intention.*) Elle est arrivée...

HECTOR. J'entends... (*A part.*) Je suis un maladroit!

ZOÉ, *toujours regardant avec joie.* Si jeune, si jolie, si bonne et si dévouée !... c'est là ma belle-mère !

Mme DE LUCENNE. Dites, votre amie!... (*Elle regarde Mme Germain.*) Mme Germain, que faut-il faire ?

Mme GERMAIN. Votre bonheur, madame.

ZOÉ. Et le nôtre !

Mme DE LUCENNE. Allons ! je reste avec mes enfans !

HECTOR, *en s'en allant.* Mes amis. au revoir !

Mme DE LUCENNE, *vivement.* Restez, M. Hector... eh ! vous ne me gênerez pas!... (*Germain entre.*) Germain, préparez notre départ... Nous retournons tous au château aujourd'hui.

ZOÉ. Pour revenir...

Mme DE LUCENNE. Oui, tous ensemble, car désormais nous ne nous quitterons plus !...

HECTOR. Oui, ne nous quittons plus !...

FIN.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCK

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRAR

PQ
2209
C65M3

Comte, Aglaé de
Boucauville
Mme de Lucenne